

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
JOHANNE VALLÉE
B.A.

CRÉATION S'INTITULANT :
COMME LES ÉLÉPHANTS

DÉCEMBRE 2002



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

RÉSUMÉ

Une enfant peint des moments qu'elle a passés en compagnie de ses grands-parents paternels. **Ils sont drôles mes grands-parents! Ils sont des complices mes grands-parents!**

Instants qui basculent lorsqu'elle découvre que son grand-père est atteint du cancer des os. Le grand-père prend alors la plume. Nous assistons à l'évolution de sa maladie... **J'étais après laver mon camion quand je me suis senti mal.** ...jusqu'à ce qu'il soit contraint d'abandonner l'écriture. L'enfant-adulte reprend le pinceau et dépeint les derniers mo... de son grand-père.

Une écriture à relais qui concilie naïveté et sagesse, bonheur et souffrance.

AVANT-PROPOS

Comme les éléphants est le travail le plus achevé que j'ai réalisé au cours de ces dernières années. Lenteur d'esprit et perfectionnisme m'ont souvent obligée à remettre des travaux qui manquaient de... et de... des travaux "trop peu -trop courts". Alors à tous les prêteurs et prêteuses de temps qui m'ont permis de mener cette oeuvre, c'en est bien une, à terme et d'en être satisfaite, **Merci**.

Merci aux enseignants et enseignante du Module de Lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi pour votre passion et votre savoir monumental ou pour votre savoir et votre passion monumentale. **Merci** à M. Ghislain Bourque pour votre patience... pour tout. **Merci** à ma famille. **Merci** finalement à Claude, Maude-Lanui et Lou. J'ai sacrifié temps, échanges, grosses 'colades. J'ai... pour vous.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	3
AVANT-PROPOS.....	4
TABLE DES MATIÈRES.....	5
LISTE DES ANNEXES.....	6
COMME LES ÉLÉPHANTS.....	7
Le Cahier Bleu.....	10
Le Cahier Vert.....	61
Le Cahier Blanc.....	106
AIGUILLE-ÂGE.....	135
Aiguille-âge.....	136
La structure.....	137
Mode et Voix.....	143
Détérioration et Désorganisation.....	147
Écriture apprentie/Écriture aguerrie.....	151
À propos de.....	161
EN TERMINANT.....	162
BIBLIOGRAPHIE.....	163

LISTE DES ANNEXES

ANNEXE 1

Les métaboles dans Ça fait que je chante..... 165

ANNEXE 2

Analyse d'un passage de La vie devant soi..... 172

ANNEXE 3

Tableau des métaboles..... 181

ANNEXE 4

Niveaux narratifs et relations à l'histoire..... 183

Johanne Vallée

COMME LES ÉLÉPHANTS

Roman

*À mes grands-parents,
À Claude, Maude-Lanui, Lou*

"Dans la vie c'est toujours la panique."

Romain Gary

LE CAHIER BLEU

Ça fait que je chante

1984, 8 ans

C'est Lorette et Piton
Qui se sont chicanés
En arrière de la clôture
En gros souliers de boeuf
Piton a sauté sur Lorette
Lorette a crié
Tout le monde est arrivé
La police les a ramassés

Un sillon. Un sillon grugé par le temps, mais un beau sillon.
Plein d'un rire chaud. Des rigoles. Des rigoles recouvertes d'eau.
D'eau bonne ou d'eau mauvaise. Là, c'est de l'eau sèche qui va être
bonne. Des rigoles belles d'aïeule. Des mers vertes. 2 mers vertes
brillantes. Une main sur mon genou. On dirait la première
merveilleuse du monde. Ma grand-mère, c'est la plus belle, surtout
lorsqu'elle rit.

- C'est tu arrivé pour de vrai grand-maman?
- Oui... Lorette, c'est la tante à ta mère.
- Tu celle qui reste dans notre rue?
- Ben oui.

Le sillon. Ma grand-mère rigole trop. L'eau bonne. Elle me raconte une
blague?

- C'est tu vrai grand-papa?

- Ben oui.

Ils sont drôles mes grands-parents! Ils sont des complices mes grands-parents!

C'est un Ford 1980, le camion à mon grand-père. Il est grand. Il est brun et beige. Les roues sont noires. L'intérieur est rouge, même le volant. Ça fait un drôle de mélange brun, beige, rouge et noir. Quelle couleur ça donne brun, beige, rouge et noir? Ça donne du "bruiger". Le camion à mon grand-père est "bruiger". C'est magnifique bruiger! C'est exceptionnell! Il est chanceux mon grand-père. Je vais dire à maman de peindre ma chambre en bruiger. Dans le camion à mon grand-père, on a mis 75 bûches. Je les ai comptées. À 8 ans, on sait compter. 75 bûches et 6 fourmis. Il faut les compter elles aussi parce que ma grand-mère ne veut pas qu'il y ait des fourmis dans le sous-sol. Ce qui fait qu'en plus de décharger les 75 bûches du camion, il faut s'assurer de décharger les 6 fourmis, mais elles, on ne les met pas dans le sous-sol comme les 75 bûches, on les tue. C'est mon travail. Je suis éliminatrice de fourmis. Je n'ai pas toujours été éliminatrice de fourmis. Avant, c'est-à-dire avant que je sache que les fourmis pouvaient entrer dans nos oreilles et nous manger le cerveau, je jouais avec les fourmis. Je les faisais monter sur mes mains. Je les déposais dans un grand bocal. Dans le bocal, il y avait de l'herbe et parfois de la nourriture. Je les regardais. Elles me faisaient rire, mais aujourd'hui elles ne sont plus amusantes.

Aujourd'hui, ce sont des ogres. Elles nous mangent. C'est pour ça qu'il faut les tuer. C'est pour cette raison aussi que je suis éliminatrice de fourmis.

J'aime ça être avec mon grand-père et ma grand-mère. On rigole. Je vais souvent avec eux sur Lelot, dans le camion bruiger. C'est beau le bois. Du vert. Juste du vert et du bleu. Des lignes verticales vertes. Des lignes horizontales bleues. Du vert multicolore. Du bleu uni. Du bleu dormant ou du bleu ou du vert animé. Une fois, j'ai vu une énorme tache brune près d'un arbre. Mes grands-parents m'ont mise en garde contre elles. Alors, j'ai pris mon cou à mes jambes. Je ne me suis même pas retournée. Je suis montée rapidement dans le camion à mon grand-père, un Ford 1980, avec des serrures, des bonnes. Je me suis cachée derrière le banc. Je suis demeurée la tête entre les genoux une vingtaine de minutes. En fait, jusqu'au moment où mes grands-parents ont confirmé qu'il n'y avait plus l'ombre d'un ours.

Plus je chante, plus ma grand-mère rit. C'est elle qui m'a appris la chanson. Quand on s'en retourne chez nous, après avoir mis 75 bûches dans le camion, 75 bûches et 6 fourmis, moi et ma grand-mère on chante. Mon grand-père aussi chante, mais il rigole surtout. Sa jeune peau vieille vient aussi tordue qu'une mer rageuse, mais une mer rageuse joyeuse. Ses dents se découvrent pareilles aux grandes belles filles photographiées dans les belles revues. Ses yeux, trop bleus, vacillent, une flamme dans un verre d'eau. Ses grosses mains fermes

d'ancien bûcheron sur le volant. Son sourire et ses mains me rassurent, comme la main à ma grand-mère sur mon genou. Ils sont sécurisants et drôles. C'est mes grands-parents. Ça fait que je chante. Ils rient. Si je chante, c'est parce qu'ils rigolent, sinon je ne chanterais pas. Ils rient. Je pense quand même que ma grand-mère m'a raconté une blague, ça rigole trop. Grand-papa m'a menti aussi. Je continue à chanter. Ils sont trop beaux lorsqu'ils rient. "C'est Lorette et Piton Qui se sont chicanés"... Je vais tout de même demander à maman si c'est vrai... "En arrière de la clôture"...

Lelot (questionnement observant)

1985, 9 ans

Parfois, on ne fait rien. Je veux dire qu'on ne fait rien ensemble, mes grands-parents et moi. Je préfère quand même être assise ici plutôt que chez moi. Comme ça, au moins, je ne suis pas seule, puis je peux les regarder, faire leur portrait. Il y a toujours un carnet neuf et une tonne de jolis crayons chez mes grands-parents. Ma grand-mère épingle mes chefs-d'oeuvre sur le mur de sa chambre. Lorsqu'il est rempli à ras bord, elle décroche les plus âgés et les range dans un carton sous le lit. Elle les conserve tous!

Ma grand-mère tricote une paire de pantoufles. Mon grand-père balaie la cour. Moi, je me berce près de la fenêtre. Aujourd'hui, je ne dessine pas. Je pense. Je pense à "Lelot". Je me demande bien ce que ça veut dire "Lelot". Ça m'observe. Il y a bien un dictionnaire, un petit Larousse illustré 1983, dans la chambre à mon frère (J'ai un frère. Un frère qui agit comme tous ceux de sa rationalité, c'est-à-dire comme tous ceux qui ont une jeune soeur. Ils sont durs avec nous, nos frères!), mais c'est impossible d'y entrer. J'y suis déjà entrée - en cachette, bien entendu. Mon frère déteste que je touche à ses affaires. Il cache sans doute quelque chose. Quelque chose de très très important... Si je me fais prendre, j'aurai sûrement droit à un coup de pied aux fesses et une amande. Je préfère les bâtons de réglisse ou bien les caramels. Les caramels collent aux dents. Il faut alors

essayer, avec la langue, de décoller le caramel. Si l'on ne ferme pas la bouche et qu'on pousse trop fort sur le caramel, il s'écrase par terre. C'est amusant! Il faudrait également que je fasse son lit. De toute façon, je n'ai pas envie de bouger. Je suis bien ici. Je peux surveiller mes grands-parents.

Je pourrais regarder dans les livres secrets de maman. Ils sont certainement secrets. Elle les déguise avec ses vêtements. En plus, ils sont bien enfermés dans son coffre en cèdre. Dans les livres, il y a des mots comme sein, pénis, intestin, glandes mammaires. Je ne crois pas que j'ai déjà vu "Lelot". Je me demande pourquoi ils sont secrets ces livres. Je sais ce que c'est un pénis. Jean-Michel, le petit garçon qui demeure de l'autre côté de la rue, en a un... c'est-à-dire qu'il en a 2. Sa mère lui crie presque tous les jours : "Lâche ton pénis". J'ai remarqué qu'il tirait continuellement sur les lobes de ses oreilles. "Pénis", c'est simplement une autre façon de dire "lobe" et puis, sur le bureau de maman, il y a une statue de Sein-Joseph.

"Lelot"! C'est peut-être le prénom d'un méchant monsieur. Un gros méchant monsieur. Un kidnappeur? Un voleur? Un petit veau de rien du tout? Un gros méchant monsieur laid. Je n'ai jamais vu de laid gros méchant monsieur sur Lelot à mon grand-père. Il n'y a que mes parents, mon frère, mes oncles, mes tantes, mes cousins et mes cousines qui y vont.

Est-ce qu'on va sur Lelot? C'est simple! C'est le prénom du chalet! Il y a un chalet sur Lelot. Un beau vieux chalet. À l'intérieur, il y a des vieilles chaises recouvertes d'un drôle de tissu jaune imprimé de pois jaunes. Une table qui branle si l'on s'assoit trop vite. Un banc construit de planches qui avaient servi à bâtir la maison à mon oncle. Maintenant, il en a une plus grande. Des bibelots assez étranges, qui avaient appartenu à la grand-maman de ma maman, posés sur une étagère rapiécée. Un poêle à bois qui ressemble davantage à une cuisinière. Des rideaux taillés dans la magnifique robe à carreaux de ma grand-mère. C'est un vieillard avec ses vieux os, ses beaux membres vieux. Le chalet se prénomme Lelot. Moi, c'est Aline. Bonjour Lelot. Bonjour Aline. Bonjour Éli. Éli, c'est le prénom de ma grand-mère. Tout le monde l'appelle Élisabeth. Moi, je préfère Éli. Éli. Éli, c'est joli. Je suis Vincent Les Tournesols. Éli dit que Vincent a peint des tournesols magiques, qu'il s'agit de les regarder pour ne plus être triste. Éli, c'est joyeux. Éli, c'est un tournesol. Je la dépeins. Elle a de longs cheveux blancs. Des yeux verts. Jaune-vert. Pas trop verts. Un petit vert comme sur les pommes rouges. Des yeux en forme de graines de tournesol, bien sûr. Ses cheveux, elle les relève en chignon. Il est facile d'imaginer qu'elle les portait longs avant d'être ma Éli. Éli devait être magnifique. Éli devait plaire, mais Éli appartenait à mon grand-père. Il faut prendre soin d'Éli. Il faut prendre soin de mon grand-père également. Ils prennent soin d'eux, je pense. Ils sont vieux et jeunes. Frêles et solides. Elle a de toutes petites lèvres. Un cou long. Des joues rondes. Pourtant, elle est

délicate. Un menton pointu, identique à son nez, petit et pointu. Un visage fin qui porte une minuscule cicatrice sur le bas-côté de la joue droite. Une route un peu trop cahoteuse lui est entrée dans la joue. Des belles grandes oreilles qui font l'envie des jeunes filles, des dames et des grands-mères. Une peau blanche. De bonnes mains. Elle fait tout avec ses mains. Des doigts longs. Mon grand-père dit que pour être un grand pianiste, il faut avoir de longs doigts comme... je ne me rappelle plus. Ah! comme un pain baguette chaud! Il est drôle mon grand-père. Des pieds étroits et courts. Des jambes solides, mais frêles. C'est Éli. Pour le reste, il faudra demander à mon grand-père.

Est-ce qu'on va sur Lelot? Il est à mon grand-père, Lelot. Alors, ce doit être le chalet. Le chalet appartient à mon grand-père. "Lelot" renvoie à "chalet" de la même façon que "pénis" renvoie à "lobe". C'est sûrement ça. Je devrais peut-être demander à ma grand-mère. Ma grand-mère tricote une paire de pantoufles. Mon grand-père balaie la cour. Parfois, on ne fait rien ensemble, mes grands-parents et moi. Je devrais peut-être demander à maman. Si je vais chez moi, je ne pourrai plus guetter mes grands-parents. Il vaut mieux avoir un oeil sur eux. On ne sait jamais. Ils pourraient me faire un enfant dans le dos. Un jour, à l'épicerie, une vieille femme complètement bourrée (elle pesait sûrement 300 livres) disait à la pauvre caissière : "Ils rigolent. Vous regardent d'un drôle d'air, puis vous vous apercevez qu'ils vous ont fait un enfant dans le dos". Mes grands-parents

rigolent, rigolent la moitié du temps que je passe avec eux. Alors, il est préférable que je sois sur mégarde, c'est-à-dire que je les surveille sans avoir l'air de le faire, bien sûr. Je ne veux pas qu'Éli ait un bébé.

- Maman, c'est quoi sur Lelot?
- Sur Lelot?
- Ben oui, sur LEEEEEEEELOOOOOOOOT?
- Je comprends pas ce que tu veux dire.
- Est-ce qu'on va sur Lelot? Sur Lelot à grand-papa. Dans le bois...
- Ah! Sur le lot! Ben, c'est un lot.
- C'est quoi un lot?
- C'est un lot que le gouvernement a donné à grand-papa dans le temps qu'il en donnait.
- C'est quoi un lot que le gouvernement a donné à grand-papa?
- Té ben questionneuse. C'est un morceau de terrain. Tu chercheras dans le dictionnaire à ton frère.

Puisque maman me l'a permis, je suis allée emprunter, à mon frère absent, son petit Larousse illustré 1983. Je sais comment il faut chercher. Ça fonctionne par alphabétisation.

- Je l'ai pas trouvé.
- T'as cherché lot L-O-T pis il l'avait pas?
- L-O-T!

Je suis allée vérifier. L-O-T, portion d'un tout partagé entre plusieurs : distribuer des lots ; diviser un terrain en plusieurs lots. C'est du sable! L-O-T. C'est moche! Je préfère Lelot. L-O-T, ça ne veut plus rien dire. C'est différent. Moi, je vais continuer à dire Lelot. Je suis retournée chez mes grands-parents. Mon grand-père range son balai dans le placard. Ma grand-mère tricote une seconde paire de pantoufles. Moi, je me berce près de la fenêtre. Aujourd'hui, je ne dessine pas. Je pense. Je pense à "gouvernement". Je me demande bien ce que ça veut dire "gouvernement". Gou-ver-neur-ment!

Une visite importée

1984, 8 ans

Une grosse femme drôle s'est installée dans l'immeuble à 2 étages – il en aura bientôt un seul s'il continue à pencher son énorme tête de fer – qui décharge ses gros rats de coin, rats de dégoût dans la cour de mes grands-parents. Elle passe son derrière à regarder les allées et venues des gens. Du soir au matin, elle demeure assise sur ce qui reste de galerie, tantôt à gauche, tantôt à droite, un peu plus en avant (les pieds posés sur une marche), un peu plus en arrière (adossée à la porte). J'étudie ce phénomène étrange depuis quelques temps. Je ne suis pas une espionne. Je suis éliminatrice de fourmis. Je n'ai pas toujours été éliminatrice de fourmis. Avant, ...

Il m'arrive de jouer aux cartes avec mon grand-père et ma grand-mère. À vrai dire, je joue souvent avec eux aux cartes. Je fais beaucoup de choses avec eux. Je gagne toujours. Je sais que je vais toujours gagner puisque mon grand-père et ma grand-mère sont très rusés. Lundi dernier, on jouait aux cartes lorsqu'on a frappé à la porte. – Je vais ouvrir grand-maman.

Sur le perron, juste en face de moi, se tenait le drôle de numéro dont j'ai parlé plus tôt. Elle paraissait moins grosse dans cette position. Elle était bizarrement vêtue. C'était lundi. Pourtant, elle portait son habit du dimanche – une jolie robe blanche imprimée de

roses rouges. Roses rouges! Dans ma garde-robe, il y a une robe rose, vraiment rose comme... euh... une rose, mais pas une rose rouge. C'est drôlement drôle qu'il y ait des roses rouges! Dans ma garde-robe, il n'y a pas que des robes. Elle garde aussi une paire de pantalon, 2 jupes... C'est drôlement drôle une garde-robe! Les mots, c'est drôlement drôle! Il y a un arbitre, comme à la télé, dans les arènes, qui décide que telle lettre avec telle lettre et telle autre lettre ça va donner tel mot. Je le sais. Je l'ai déjà entendu dire.

- Grand-maman, la madame veut user le téléphone.

Elle s'est assise un peu avec nous. Je regardais mon grand-père, puis ma grand-mère. Ils souriaient à cette grosse madame bruigère qui venait briser leur téléphone. Elle devait être spéciale cette madame bruigère. J'ai engagé la conversation.

- T'es un peu pansue, hein.

- ...

- T'es bruigère comme le camion à mon grand-père.

- ...

Elle ne disait rien. Mon grand-père et ma grand-mère tournaient souvent la tête. Ils me faisaient de drôles de signes avec la main. Ils m'embêtaient.

- Es-tu mariée? As-tu des enfants?

- Non.

- T'es pas mariée pis t'as des enfants ou t'as pas d'enfants pis t'es

mariée.

- Non.

Mon grand-père s'est levé. Il doit avoir la diarrhée. Ça fait 3 fois qu'il se lève pour se rendre à la salle de bain. Ma grand-mère a souvent la diarrhée.

- Comprends-tu ce que je dis?

- Oui.

- Tu travailles sûrement pas. Où t'habitais avant?

- Montréal.

- T'es née là?

- Non.

- T'es née où d'abord?

- Afrique.

Cette grosse madame à la peau noire, beige à certains endroits, aux lèvres rouges et aux yeux jaunes venait d'Afrique. Je sais où est l'Afrique. À l'école, on apprend beaucoup de choses. C'est loin l'Afrique. C'est très très loin. Si elle avait marché jusqu'ici, elle serait certainement pas aussi énorme. Croyez-en ma vieille expérience! Je comprends maintenant pourquoi mon grand-père et ma grand-mère lui souriaient. Par contre, lorsque l'Afrique me regardait, ils fronçaient les sourcils. Ils sont mystérieux mes grands-parents. Il va falloir qu'on ait une explication. Ils lui souriaient parce qu'elle vient de loin. Elle a fait un long voyage. C'est quelqu'un d'importé.

Moi aussi, je serais importée si je venais d'Afrique.

Après qu'elle soit partie, mon grand-père et ma grand-mère ont éclaté de rire, mais ils m'ont aussi tiré les oreilles (ce qui signifie "disputer", "chicaner"). Ma grand-mère m'a dit de ne plus poser autant de questions. Elle m'a dit aussi que je ferais sûrement un bon détective. Je ne veux pas être détective. Je suis éliminatrice de fourmis. On a eu une bonne explication. Ensuite, je suis allée vérifier l'état du téléphone. Il semblait bien fonctionner. Je ne comprends pas pourquoi elle passe son temps à épier les gens. Moi, si j'étais importée, je ferais des choses importées. Elle est peut-être un espion russe. Un espion russe! Moi et mes grands-parents, c'est certain, nous avons reçu une personne de la plus haute importation.

Tenez vous-le pour dit!

1985, 9 ans

Je dors. En fait, je ne dors pas vraiment. Je suis couchée, étendue. Je crois que je gis. La semaine dernière, en tournant les pages du petit Larousse illustré 1983 de mon frère, je me suis trouvée nez à nez avec le verbe gésir. Quel beau mot! Gésir! On ne gît pas assez, il me semble. En ce moment, je crois que je gis. Je gis sur la table à coucher, un bras pendant, la bouche ouverte ; la bouche fermée, les jambes pendantes ; les bras au-dessus de la tête ; repliée sur moi-même. Je m'entraîne à gésir.

J'attends. Il est 4 heures. Mes grands-parents dorment à point. Les bras croisés, les genoux relevés. J'attends. Il est 5 heures. Ma grand-mère se lève. Mon grand-père se racle la gorge et s'assoit sur le bord du lit. J'ouvre l'oeil. Dans les circonstances actuelles, je préfère continuer à gésir : il fait encore noir dehors, les fenêtres de la caravane sont blanches. J'ai froid dans le dos. Ma grand-mère s'approche. J'ouvre les yeux. Je lui souris. Un sourire endormi, bien entendu. Je joue la comédie française. J'étire les bras, les jambes. Je me lève et remonte la table avec l'aide d'Éli. On déjeune. Mon grand-père mange comme un boeuf. Il avale une dizaine de rôties. Chaque matin, j'inscris, dans un grand cahier rouge, le nombre de rôties qui se sont retrouvées dans son gros bedondaine. C'est un recordwoman mon grand-père!

Éli prépare des sandwiches au jambon. On s'habille chaudement. Les matins du mois d'août sont passablement frais. Mon grand-père sort. Il remplit le camion de boîtes bleues. Habituellement, je l'aide à charger le camion bruiger, mais ce matin, je suis fatiguée. J'ai répété pendant toute la nuit.

Cette année, mes grands-parents ont opté pour la bleuetière plutôt que la montagne. C'est plus facile pour eux. Il n'y a pas de routes accidentées, pas de pentes, pas de branches qui s'exercent à vous planter un poignard dans le dos, pas d'ours. Ils sont vieux mes grands-parents. Ce ne sont plus des adolescents. Ils ont perdu de leur élasticité.

Je ramasse lentement et proprement. Mon grand-père prétend que je passe plus de temps à lever les yeux au ciel qu'à remplir mes boîtes bleues. D'abord, je ne lève pas les yeux au ciel. Je regarde derrière moi. Ensuite, je cueille et je regarde. Une fois l'un, une fois l'autre. Finalement, il n'y a rien de mal à tomber en admiration devant le travail bien fait. Tenez vous-le pour dit!

Je foule les bleuets dans les boîtes. C'est pour cette raison qu'elles sont toujours très lourdes. Plus elles sont lourdes, plus elles rapportent. Parfois, on me donne jusqu'à 6 dollars la boîte. Je suis une professionnelle du bleuet! Mes grands-parents, eux, sont assez fringants pour leur âge. Ils remplissent une vingtaine de contenants

bleus. Ils sont indomptables mes grands-parents!

- Grand-maman, j'ai mal au ventre.

Elle regarde mon grand-père. Il lui sourit. Qu'est-ce qu'ils manigancent encore?

- Grand-maman, j'ai mal au ventre.

Elle rit.

- Grand-maman, je vais au camion.

Je suis étendue sur le siège du camion bruiger ; les mains posées sur le ventre, les fesses serrées. Je m'avachie. Mes grands-parents m'avaient prévenue de ne pas manger autant de bleuets. Ils peuvent bien rire, mes grands-parents. J'irai à la salle de bain de la caravane ou je n'irai pas. Tenez vous-le pour dit!

Je me suis étalée par terre, sur le dos, les mains en-dessous des fesses. J'ai chaud...

Quand j'ai chaud, je sue

Quand je sue, je pue!

Quand j'ai chaud... C'est mon grand-père qui m'a appris la chanson. Lorsqu'on agonise, il est préférable de chanter. Quand j'ai chaud... je pue.

- Qu'est-ce que tu fais Aline?

- Ah! Grand-maman! Je meurs à grands pas.
 - On y va.
 - Porte-moi grand-papa. Je suis au bord de la crise de nerfs.
- Il est fort comme quatre mon grand-père.

Je suis montée derrière, avec les bleuets. Ils me tiennent compagnie. Mon grand-père et ma grand-mère rigolent. Je les vois. Il y a des moments, comme celui-ci, où il vaut mieux ne pas rire. Ils rigolent alors que je sombre pratiquement dans l'incontinence. J'essaie de chanter. Mon grand-père se met de la partie. Il chante. Il pue. Il chante... Parfois, c'est un vrai emmerdeur mon grand-père. Le camion s'arrête. Je me rue comme un cheval vers la salle de bain.

Il y a ce qui est réellement possible de garder pour soi (un secret, par exemple) et ce qui est apparemment impossible d'empêcher de sortir (nanana, nanana et nanana). Sans quoi, ça effluve drôlement de tous côtés, puis je vous jure, ça coupe l'envie de manger des oranges.

Mes grands-parents m'ont permis de dormir avec eux. Je leur ai montré à gésir. Par contre, je ne leur ai pas dit qu'on gisait. Ils auraient pu être pris d'une crise de coeur cardiaque. C'est inhabituel de gésir. Il faut avant toute chose apprendre à gésir. On ne devient pas comédien du jour au lendemain. Trois bras pendants, trois jambes relevées. Tenez vous-le pour dit!

Le confessi... onnal

1984, 8 ans

- Grand-papa, c'est quoi le confessilemal?
- Le confessionnal!

On s'assoit toujours à l'arrière, près du mur gauche. Mes parents préfèrent s'asseoir à l'avant. Parfois, je vais communier. D'autres fois, je reste avec mon grand-père. On regarde le défilé de jupes longues, courtes, de vestons marron et cravates de soie, de faces peinturlurées. C'est amusant! En général, les gens vont à l'église pour parader. Il y en a 2 ou 3, peut-être bien 5 - mes parents, mes grands-parents, le monsieur bedonnant (il occupe pendant des heures entières le confessilemal, c'est-à-dire le confessionnal) - qui s'y rendent pour prier. Moi, j'y vais pour assister au défilé. La veuve poignet, il se fait appeler ainsi le monsieur bedonnant. C'est bizarre bizarre! Ses poignets ne sont pas tellement gros. Ils semblent en santé. Sa femme (la madame bedonnante) n'est pas veuve. Il est vraiment étrange ce surnom-là!

- Grand-papa, c'est pourquoi le confessi... onnal?

J'arrive à réciter le Notre Père...

Notre Père qui êtes aux cieux,
que ton nom soit sanctionné,
que ta reine vienne...

Par contre, c'est tout ce que je sais, tout ce que je sais pour le moment. Il y a le *Je vous salue Marie pleine de graisse*, mais je suis incapable de me rappeler la seconde phrase. Alors, vous comprendrez, que je ne suis pas ici pour prier. Je suis ici... Vous pouvez rire tant que vous voudrez. Je saurai bien prier un jour!

Ma grand-mère communie à tous les samedis. Mon grand-père l'accompagne 1 fois sur 2. Moi, 1 fois sur 4. Je n'aime pas tellement communier. À vrai dire, je ne suis pas encore complètement catholique. Je n'ai pas suffisamment d'expérience acquise. Je débute dans le métier! Ainsi, 1 fois sur 2, mon grand-père et moi, on regarde passer les gens. C'est ce que je préfère! Non pas regarder défiler ces faces peinturlurées, mais simplement être seule avec mon grand-père. Je lui prends la main. Je la tire doucement vers moi, puis je me cale le nez dans son manteau de laine. Je le retire juste avant que ma grand-mère revienne. C'est entre mon grand-père et moi! Ça sent bon. Il sent vraiment très très bon mon grand père. Il sent Lelot : le sapin, l'épinette, l'érable, le bouleau, le tremble. C'est sans doute parce qu'il lui appartient. Il est grand mon grand-père. Mon grand-père, c'est un bâton de vieillesse. Un bâton de vieillesse, c'est un homme grand et fort, vraiment grand comme un grand bâton et plus très jeune. C'est également le défenseur de l'orphelin, de la veuve poignet et, bien sûr, des Éli et des Aline.

- Grand-papa, il sert à quoi le confessionnal?

- À se confesser.

- Se confesser?
- Raconter nos mauvais tours, nos mensonges.

Chaque heure. Je suis certaine qu'il ment chaque heure, le monsieur bedonnant.

- Pourquoi?
- Parce que c'est mal, Aline. Il faut pas mentir. Il faut pas faire de mauvais tours.
- Moi, je mens jamais, grand-papa!

Chaque heure. Je suis certaine qu'il plaisante chaque heure, le monsieur bedonnant.

- Grand-papa, c'est mal blaguer?
- Ça dépend. Si la blague cause des ennuis, de la peine, c'est mal.

Celles qui font rire, c'est bien! Mes grands-parents et moi, on fait de bonnes vieilles blagues, puis on joue de bons vieux tours!

- Grand-papa, le mensonge, est-ce qu'il est encore un mensonge si on le raconte?
- ...
- Grand-papa, il ment beaucoup beaucoup le monsieur bedonnant? C'est pour cette raison qu'il a continuellement le nez fourré dans le confessionnal?
- Je sais pas, Aline!
- C'est peut-être parce qu'il se fait appeler la veuve poignet?

Mon grand-père a levé soudainement la tête. Il a regardé un instant le défilé. Il n'y avait encore personne autour de nous. La queue du cortège arrivait au centre de l'allée ; ma grand-mère était parmi celle-ci. Il semblait drôlement étonné, mon grand-père.

- Où t'as entendu ça?

- Partout.

"As-tu vu la veuve poignet? Sa femme est pas venue aujourd'hui! Il est encore dans le confessionnal. Il paraît que sa femme le mène par le bout du nez. Il paraît aussi qu'elle va le quitter s'il va pas se confesser à toutes les semaines". C'est ce qu'on entend en posant le pied sur le perron de l'église et c'est ce qu'on réentend lorsque les cloches sonnent. Il n'y a pas de quoi s'étonner. Mon grand-père est peut-être bien en train de devenir sourd-muet?

- Il est étrange ce surnom-là. Qu'est-ce que ça veut dire "veuve poignet", grand-papa?

C'est à ce moment que ma grand-mère est revenue. Je ne saurai pas que ça veut dire. En revanche, je sais maintenant ce qu'est un confessionnal.

Il se dit des choses surprenantes à la sortie de l'église : "Sa femme aime pas ben ben ça, il paraît. Lui, par exemple, il aime ça quand ça bouge. C'est pour ça qu'il est bon du poignet".

*La collation**1985, 9 ans*

Il y a toujours un tas d'oncles, de tantes, de cousins puis de cousines chez mes grands-parents le dimanche après-midi. Il fait drôlement chaud le dimanche après-midi. Tout ce beau monde discute de choses et d'autres : de bobos, de voitures, de plats cuisinés et de Noël qui arrive. Tout ce b... tout ce monde parle de choses très très ennuyantes. Ce qui fait qu'on (les enfants) se retrouve rapidement dans la pièce du fond, celle où ma grand-mère répare, fabrique des robes, des jupes, des chemises, des pantalons et des chaussettes à la machine à coudre. Elle est énorme et vieille la machine à ma grand-mère. C'est une antique antiquité!

C'est assez amusant de passer une partie de la journée avec mes cousins et mes cousines. On rigole énormément. Il se dit des choses pas très catholiques dans la pièce du fond. Des choses qu'on ne doit surtout pas raconter aux adultes : aux adultes concernés par ces choses pas très catholiques. Par exemple, comment le père de Louis s'est trouvé à 4 pattes devant la cuvette de la salle de bain ; comment le grand-père d'Anne-Marie s'est trouvé nez à nez avec une vache ou encore comment il arrive à la mère de Laurence de crier vraiment fort. Tout ça, c'est drôlement drôle!

On ne fait pas que rire d'autres truies – c'est ce que disent les

scientifiques comme mon professeur (ils connaissent plein plein de jolis mots eux) lorsqu'il est question des autres (autres truies). On joue! Le jeu que je préfère, c'est la "chaîne téléphonique" ou le "téléphone". On dit à l'oreille de quelqu'un un mot ou bien une phrase. Cette personne doit ensuite chuchoter ce mot ou cette phrase à une autre personne et ainsi de suite. Il est impossible de répéter le mot ou la phrase. On ne les prononce qu'une seule fois. Celui ou celle qui est au bout du fil dit le mot ou la phrase à haute voix. Alors, on éclate de rire, car bien souvent le mot ou la phrase a complètement changé. Par exemple, "t'as le nez qui coule" peut s'être transformé en "Stanley est cool". C'est dégoupillant (mon professeur emploie souvent ce mot lorsque quelque chose le fait rire ; dorénavant, je crois que je vais l'utiliser)! On peut y jouer pendant... pendant 10 minutes. À vrai dire, on épuise rapidement tous les jeux. La pièce se vide. On rejoint les adultes.

Ils sont diablement ennuyants, nos parents! Au bout de quelques minutes, on descend au sous-sol. Là, on court, on saute, on crie comme des fous. Quelqu'un nous avertit de ne pas hurler. On se calme, puis on recommence. Au cinquième avertissement, on cesse le combat. En fait, on gueule tant qu'on peut. Au sous-sol, c'est le seul jeu intéressant : crier très très fort, puis se faire avertir.

Vient le moment... mon moment favori... vient le moment de la collation. On (les enfants – les parents ne prennent jamais de

collation) s'assoit autour de la table. Étant donné que je suis ici comme chez moi (à tous les jours, je leur rends visite ; j'habite en face), je distribue les places. Je dois dire que généralement, c'est moi aussi qui décide des jeux, des règles, de tout. Ma grand-mère rigole quand elle me voit commander. Je me demande bien pourquoi? Je ne suis pas très dure envers mes cousins et mes cousines – je ne fais pas partie de la rationalité des grands frères. Ensuite, on se tait. On attend. On attend de voir ce que Éli (devant eux, je l'appelle "grand-maman") a préparé : tarte au chocolat, tarte aux "corn flakes", gâteau aux fraises. Éli cuisine une excellente tarte aux "corn flakes". Elle est faite de "corn flakes", de cassonade, de beurre, de jaunes d'oeufs, de lait, d'essence de vanille et de blancs d'oeufs battus. C'est délicieux! Quand je serai grande, vraiment grande, je cuisinerai des tonnes et des tonnes de tartes aux "corn flakes".

Habituellement, pendant qu'on mange, Éli nous demande ce qu'on a fait. Tout le monde hausse les épaules. Même à elle, il est interdit de révéler la raison de nos éclats de rire. Alors, on fait les cons. À 8 ou 9 ans, il est drôlement facile de passer pour des imbéciles bien qu'Éli soit plutôt rusée. Tant pis, c'est rigolo de faire les ânes! Nous aussi, on la questionne. En réalité, c'est un peu pour rire d'elle qu'on la questionne – pas d'elle directement –, mais d'eux et de la température, d'eux et des voitures... Éli le sait. Elle rit. Elle exagère. Elle blague au sujet des marques de voitures. Elle dit qu'il pleut alors qu'il neige. Elle rapporte les commérages de ma tante Colette. Colette sait tout

ce qui se passe en ville. C'est dégoupillant! On aimerait collectionner durant des heures. C'est le moment qu'on préfère! C'est donc le moment d'être malin. Ce n'est pas parce qu'on fait les cons qu'on est de vrais cons. On peut également être malin. Voilà ce qu'on a imaginé – ce que j'ai imaginé – pour passer plus de temps avec Éli. D'abord, on mange lentement, très lentement, puis on parle. On parle sans arrêt. Ensuite, à tour de rôle, on redemande une part de gâteau ou une part de tarte. On mange comme un boeuf, je vous jure. Et puis après? On a obtenu ce qu'on voulait. Éli se doute de quelque chose, c'est certain. Il y a toujours beaucoup beaucoup de tartes et de gâteaux. Elle est vraiment rusée... et spéciale, Éli!

J'aide ma grand-mère à nettoyer la table, ramasser les assiettes. C'est tout à fait normal vu que je suis chez moi. Mes cousins et mes cousines s'apprêtent à sortir. Je vais aller les retrouver plus tard.

– Grand-maman!

– ...

– Grand-maman!

– Oui.

– Grand-maman, c'est bizarre de parler de camions, de voitures...

Elle sourit.

– Tu t'ennuies?

– Un peu. C'est pas grave. Ce que j'aime, c'est que tout le monde soit ici, puis on rit. Tu trouves-pas?

- Grand-maman, c'est vrai! C'est agréable de passer un instant avec Louis, Anne-Marie, Pascale, Julien...

- ...

- Mais ce qui est encore plus agréable, c'est quand tu blagues à propos des marques de voitures, de la température...

"Votre oncle a une Crie-leur des bêtises. Votre tante Colette préfère les On d'a des ragots. Vous trouvez pas qu'on gèle ici".

*L'automne**1985, 9 ans*

L'automne, mes grands-parents et moi, on sillonne les rues. Sillonner? C'est drôlement drôle! Ça me rappelle les sillons de ma grand-mère. Il faudrait que je demande à mon grand-père où il a prêché ce mot-là. Il l'usurpe à tout propos. Il est drôlement drôle mon grand-père! L'automne, mes grands-parents et moi, on sillonne les rues. On ne sait pas où l'on va. Par contre, on sait qu'on n'ira pas loin. On avance lentement, très lentement. On traîne les pieds le long des trottoirs. C'est amusant! On soulève des masses de feuilles rouges, jaunes, orangées. Ça sent drôlement bon, l'automne! Ça sent l'humidité. L'automne, on respire à pleins poumons comme dirait mon grand-père.

Lorsqu'il boit beaucoup beaucoup, mon oncle Victor a de curieuses façons. Dehors, l'automne, j'agis un peu comme lui. Je sautille sur un pied. J'écarte les bras et je tourne sur moi-même. Je crie diablement fort. Je me sens bien, vraiment bien et je ne suis pas soûle, moi! Une de mes tantes dit de mon oncle Victor qu'il est soûl comme un cochon. C'est dégoupillant! Un cochon ne boit pas d'alcool! Est-ce qu'un cochon prend de l'alcool? Il faudrait que je demande à maman ou à mon grand-père.

Généralement, on ne parle pas beaucoup. On écoute. On écoute

les oies blanches, les outardes, le vent, puis le craquement des arbres. Parfois, on dirait un grincement de porte comme celui qu'on entend dans les films d'horreur. Je le sais. Je regarde parfois ce genre de film en compagnie de mon frère - il lui arrive d'être gentil. Il adore les films d'horreur. Il croit que j'ai peur, mais il se trompe. Je n'ai jamais peur. Lorsqu'il vente, je me mets à imaginer toutes sortes d'histoires. Par exemple, les feuilles s'animent. Elles nous encerclent. Mon grand-père se place devant ma grand-mère et moi. Il montre le poing. Alors, les feuilles reculent et s'éloignent. Il y a aussi les arbres. Ils agitent leurs branches et ils frappent des bandits de grandes rues qui veulent vider nos poches ; mes poches pleines de feuilles mortes.

Mes grands-parents sourient quel que soit le moment. Ils sourient quand je chante, quand je rêve. Ils sourient tout le temps. Du moins, tout le temps qu'ils passent avec moi. Sauf qu'aujourd'hui, il me semble qu'ils souriaient moins. Ils paraissaient absents. Vous savez comme lorsqu'on s'absente de l'école. Hum! c'est-à-dire qu'ils étaient différents! J'ai l'impression qu'ils n'avaient pas vraiment envie de parcourir les rues aujourd'hui.

Je remplis toujours mes poches de feuilles de toutes les couleurs. Une fois chez moi, je les place dans un grand cahier jaune. Je prends bien soin d'inscrire la date au bas de chaque page. Ainsi, je sais le nombre de fois que mes grands-parents et moi sommes allés

faire une longue marche dans les rues de la ville. Mon grand-père et ma grand-mère me regardent bourrer mon pantalon. Ça les fait rire. Cet après-midi, pendant que je remplissais mes poches, mon grand-père a failli tomber. Ma grand-mère l'a retenu par les épaules. Ensuite, elle s'est tournée vers moi, puis elle m'a souri.

Je les connais bien mes grands-parents. Je les fréquente depuis l'âge de 4 ou 5 ans. Il m'arrive de passer des journées entières avec eux. Aujourd'hui, mes grands-parents m'ont complètement déconcentrée. D'accord, je n'ai que 9 ans. Je ne suis pas très très vieille. Les adultes croient qu'on est bête à 9 ans. Je le sais parce que c'est drôlement facile de passer pour des cons, mais c'est faux. On comprend pas mal de choses à 9 ans. J'écoute la radio. Je regarde la télévision. Je sais ce que c'est la guerre, ce que c'est un meurtre, ce que c'est une espèce en voie de dis... dis... une espèce rare. Je ne suis pas une imbécile! C'est simplement que ce n'est pas de mon âge – de notre âge – de s'intéresser à ces choses-là.

Ça fait sûrement 2 ou 3 semaines ; 2 ou 3 semaines que mes grands-parents sont exceptionnels. Maintenant, ils me regardent autrement. À vrai dire, ils me regardent comme lorsque je suis revenue de Montréal l'été dernier. En plus, ils sourient d'une manière étrange ou, si vous préférez, comme aujourd'hui, c'est-à-dire moins. Mes grands-parents ne sont plus les mêmes. De cela, je suis certaine! Et ça m'inquiète! ça m'inquiète beaucoup!

Dimanche dernier lorsque je nettoyait la table de la cuisine avec ma grand-mère, elle s'est mise à fixer mon grand-père. Elle était diablement sérieuse à cet instant, Éli. C'est pour cette raison que je lui ai parlé des conversations ennuyeuses qu'ils ont chaque dimanche. Ordinairement, on garde le silence ou bien on rigole.

Mes poches étaient pratiquement vides aujourd'hui. Il n'y avait personne chez moi. Mes grands-parents m'ont proposé de manger avec eux. J'ai refusé. Mes parents pouvaient arriver d'un moment à l'autre, puis j'avais un tas de choses à faire. Je leur ai menti. J'avais peur. J'avais peur de... je ne sais pas. Je n'ai jamais peur.

- À demain.

- Aline!

- Oui.

- ...

- Quoi?

- Demain, on part.

- Ah!

- ...

- Où?

- À...

- Ta grand-mère veut aller magasiner.

- Ah! À vendredi!

Je les ai embrassés, puis je suis entrée chez moi. C'est bizarre! Je suis certaine qu'ils m'ont menti. Moi aussi, je leur ai menti. Il va

falloir aller se confesser au puré!

Je suis demeurée une bonne vingtaine de minutes à regarder la maison de mes grands-parents. La lumière de l'entrée était éteinte. Et si mes grands-parents étaient soûls? Dans 2 mois, ce sera Noël. À Noël, tout le monde – à l'exception des enfants, bien entendu – boit de l'alcool. Mes grands-parents ont envie de boire parce que ce sera bientôt Noël. C'est pour cela qu'ils sont étranges. Et si c'était seulement l'automne? Moi, l'automne, je suis différente. Ma mère dit que je suis plus excitée. Mes grands-parents semblent effectivement plus énervés. L'automne! c'est sûrement ça!

Dans la vie, c'est parfois la panique

1985, 9 ans

En ce moment, je ne suis pas certaine de bien comprendre tout ce qui passe. Mes parents m'ont expliqué. Ils m'ont expliqué que...

- Papa, pourquoi grand-papa...
- On te l'a dit ce matin. Il est malade, Aline.
- Je sais, mais...
- T'as de la peine?
- Est-ce qu'il va revenir?
- On le sait pas... peut-être.

J'allais rejoindre mon père au sous-sol. Lui, il s'apprêtait à monter. Je l'ai rencontré dans l'escalier. La lumière du sous-sol était déjà éteinte. Il a tenté de m'expliquer encore une fois. Il a vu quand même. Il a vu quand même que j'avais les yeux pleins d'eau mauvaise. Il m'a prise dans ses bras. Il m'a serrée drôlement fort. Ça allait mieux! Je pense que ça allait mieux. Je n'ai pas réellement dormi cette nuit-là. Je voyais mon grand-père. Je voyais ma grand-mère. Je nous voyais assis, tous les 3, dans le camion bruiger. Je voyais Lelot. Lelot, c'est à mon grand-père. Mon cahier. Mon cahier jaune est à moitié vide. Qu'est-ce qu'il va arriver de mon cahier jaune, de nos promenades? L'hôpital! Le maudit hôpital! Il m'emprisonne la vie ce maudit hôpital-là!

Cette fin de semaine, je ne suis pas sortie. Je suis demeurée dans ma chambre. D'après mon père, on pourra rendre visite à mes grands-parents samedi prochain. Samedi prochain!

Au lieu de me rendre à l'école, je suis allée arpenter les rues. Je donnais de grands coups de pied aux feuilles qui s'étaient amassées sur le sol. C'était bizarre bizarre! J'essayais de respirer à pleins poumons comme on le fait mes grands-parents et moi, mais j'étais incapable. J'ai couru. J'ai couru de toutes mes forces. Les arbres! les maudits arbres! Je pensais que vous pourriez nous défendre. L'hôpital! le maudit hôpital! J'ai couru, puis j'ai tiré. J'ai tiré tant que j'ai pu. Je me suis étalée par terre avec une branche entre les mains. Je pense qu'ensuite je me suis endormie. Je me suis endormie, par terre, enterrée de feuilles rouges, jaunes, orangées, avec une branche entre les mains. Je pense qu'ensuite je me suis endormie parce que j'ai rêvé.

Le rêve

Mon grand-père. Mon grand-père devait avoir mon âge. Lui et moi, on était sur Lelot. C'était sûrement sur Lelot. On courait. Je voulais l'attrapper, mais il courait plus vite que moi. Il rigolait. Il se cachait derrière un arbre, puis derrière un autre. Il courait tellement vite. Pourtant, je me rapprochais de lui. Les arbres. Il n'y avait plus d'arbres. Il y avait un tas de pattes de lit, des pattes blanches. Mon grand-père courait à travers les pattes de lit. Moi, j'étais immense, vraiment immense. J'étais plus grande que les pattes de lit. C'était drôle. Les pattes ne soutenaient pas un matelas, mais... je pense qu'elles soutenaient un nuage.

Après

Lorsque je me suis réveillée, il faisait quasiment noir. Alors, je suis entrée rapidement chez moi. La directrice avait avisé mes parents de mon absence. Ils étaient vraiment inquiets, mais ils ne m'ont pas grondée. En revanche, ils m'ont bien avertie de les prévenir la prochaine fois que je voudrais faire l'école buissonnière. Il y a réellement d'étranges expressions. Je sais ce que ça signifie. Par contre, je ne vois pas très bien ce que les buissons viennent faire avec l'école.

En revenant chez moi cet après-midi-là, je suis arrivée à respirer à pleins poumons. J'ai même eu l'impression que mes grands-parents étaient avec moi.

J'aurais pu demeurer à la maison quelques jours. Mes parents avaient pris des arrangements avec la directrice. Je leur ai dit que je préférais aller à l'école. C'est ce que j'ai fait. Cependant, je partais un peu plus tôt. Je faisais un détour. J'allais parcourir les rues ; les rues où, mes grands-parents et moi, on avait marché. Chaque jour, je ramassais une feuille. Celles-là, je les collais dans un petit cahier jaune. Comme ça, je saurais le nombre de jours que mon grand-père et ma grand-mère sont restés dans ce maudit hôpital ; le nombre de jours que je n'ai pas pu me rendre chez eux.

Un matin, je suis tombée face à face avec l'arbre – l'arbre auquel j'avais arraché une branche. Elle était par terre au milieu des feuilles mortes. Elle était sèche et morte. Par contre, elle était plutôt jolie. En fait, elle était aussi jolie qu'une feuille... Une feuille morte? Un mort, est-ce que c'est beau un mort? Je ne sais pas très bien ce que c'est un mort. Je sais ce que c'est un meurtre. Lorsqu'il y a un meurtre, il y a un mort et vice versa. Ce qu'on voit à la télé, ça ne semble pas très grandiose. Enfin, cette branche, je l'ai recouverte de feuilles m... de feuilles rouges, jaunes, orangées. Ensuite, je suis partie. Avant de tourner le coin de la rue, j'ai regardé derrière moi. Il me souriait. L'arbre, il me souriait, puis il était beau, aussi beau qu'avant.

10 jours. 10 jours que je n'ai pas vu mes grands-parents. Samedi. Je ne sais pas encore ce que je vais leur dire. "Je suis contente de vous revoir". Non. "Est-ce que ça va"? Non plus. Je pourrais simplement leur sourire ou... En réalité, j'aimerais qu'on soit vendredi et qu'ils ne soient pas allés à l'hôpital. Si on était vendredi, je traverserais la rue, je frapperais et j'entrerais. Mon grand-père croiserait les bras dans les airs. Je ferais la même chose, puis on rigolerait. C'est notre "salut" à nous – à mon grand-père et à moi. On croise les bras dans les airs. Peut-être bien que je devrais entrer et croiser les bras comme on a l'habitude de le faire. Ensuite, je pourrais leur raconter ce qui s'est passé avec l'arbre. Peut-être bien que je pourrais faire ça?

*L'hôpital**1985, 9 ans*

Lorsqu'on est entrés, mon grand-père et ma grand-mère rigolaient. C'était inespéré! Alors, je me suis également mise à rire. Mon grand-père a expliqué que l'infirmière qui s'occupait de lui s'excusait sans discontinuer parce qu'elle l'appelait Monsieur Beaulieu. Ce qui faisait rire mes grands-parents, c'est qu'ils sont bel et bien des Beaulieu.

C'est étrange! Quand je glissais la main le long des murs tout à l'heure – une manie habituelle que j'ai contractée il y a plusieurs années – j'étais drôlement nerveuse. Du reste, je me suis agitée pour rien puisque cette infirmière maladressée a changé le cours d'histoire. Elle aurait du être enseignante cette infirmière!

D'abord, on a parlé de choses et d'autres. Je vous jure, on était aussi ennuyants que les adultes. Ensuite, mes parents se sont informés de la santé de mon grand-père. Moi, il y avait bien 2 ou 3 questions que je souhaitais poser à mon grand-père, mais mes parents m'infortunaient. Je perds tous mes moyens de communication en présence de mes parents. Je suis incapable de m'exprimer élégamment. Dans ces conditions, il est préférable que je me taise. Finalement, quelques minutes avant qu'on parte, mes parents sont

allés se dégourdir les jambes en marchant un peu. Aussi, j'en ai profité pour vider mon sac.

- Grand-papa! Est-ce que tu vas rester longtemps ici?

- Le temps qu'il faut Aline. Tes parents t'ont expliqué ce qui se passe?

- Oui.

- ...

- Rentre avec moi grand-papa.

- Je voudrais bien, mais je peux pas.

- Dis-lui qui peut Éli.

- Non Aline.

- Viens t'asseoir ici.

Je suis allée m'asseoir près de mon grand-père. Il a posé ses grosses mains fermes d'ancien bûcheron sur les miennes.

- Est-ce que tu sais ce que ça veut dire "mourir"?

- Ben, c'est quand il y a un meurtre.

- Oui (à ce moment, mes grands-parents ont eu envie de rire). C'est pas seulement ça. "Mourir", c'est comme aller à Montréal sauf qu'on revient pas à la maison.

- Je pourrais te rendre visite.

- Non! Tu pourrais pas! Mais Aline, je veux pas partir. Je veux rester avec toi, puis avec Élisabeth.

- Tu me le jures?

- Promis. Je vais sortir d'ici, puis on va aller sillonner les rues

ensemble. Par contre, si je veux tenir ma promesse, il faut que je passe encore quelques jours à l'hôpital. Tu comprends, Aline?

- Oui.

La révolution

Depuis ma visite, j'ai pris une révolution : je vais continuer à arpenter les rues de la ville. Ainsi, il me sera impossible d'oublier la promesse que mon grand-père m'a faite et, lui, il lui sera impossible de ne pas la tenir lorsqu'il verra mon petit cahier jaune. Et puis, c'est quoi exactement le cancer? Un autre mot scientifique – un de ceux utilisés par mon professeur. Pour moi, le cancer, c'est ce qui m'empêche d'être avec mes grands-parents. C'est cette chose qui, quand elle entre chez vous, serre à l'intérieur et parfois peut empêcher de respirer à pleins poumons. Pour moi, c'est ça le cancer. Croyez-en ma vieille expérience!

Le matin

Ce matin, je me suis levée. Je suis allée à la fenêtre. Il y avait de la lumière chez mes grands-parents. Je me suis tournée, puis je suis revenue à la fenêtre. Il n'y avait plus rien. C'était le soleil. Le soleil qui reflétait dans la fenêtre de mes grands-parents. C'est ainsi depuis que mon grand-père est entré à l'hôpital. Chaque matin, j'ai l'impression de le voir. Je le vois en train de se bercer près de la fenêtre ou encore en train de remplir le poêle à bois. Il arrive que je le voie pousser le store, puis croiser les bras dans les airs.

*Ça fait que je ris**Été 1986, 10 ans*

Un sillon. Un sillon grugé par le temps, mais un beau sillon.
Plein d'un rire chaud. Des rigoles. Des rigoles recouvertes d'eau.
D'eau bonne ou d'eau mauvaise. Là, c'est de l'eau bonne. Des rigoles
belles d'aïeul. Des mers bleues. 2 mers bleues magiques. Une main
sur mon épaule. On dirait un joyau de la couronne. Mon grand-père,
c'est le plus beau, surtout lorsqu'il rit.
- 56 bûches et 2 fourmis.

Dans le camion à mon grand-père, un Ford 1980, brun, beige,
rouge et noir, on a mis 56 bûches. Je les ai comptées. À 10 ans, on
sait compter. 56 bûches et 2 fourmis. Elles aussi, on doit les
dénombrer parce que ma grand-mère ne tolère aucune fourmi dans le
sous-sol. Ce qui fait qu'en plus de décharger les 56 bûches du camion,
on doit s'assurer de décharger les 2 fourmis. Par contre, elles...

En fait, j'ignore combien on a pu mettre de bûches et de fourmis
dans le camion bruiger. J'ai essayé. 4, 5, 6... il a le visage pâle... 10,
11, 12... il a maigri... 9, 10, 11, 12, 16... J'ai constamment l'oeil sur
lui. Alors, j'oublie où j'en suis rendue.

Je dois avouer que la maladie de mon grand-père m'a fait prendre
un coup de pieux. Je ne suis plus exactement la même. Maintenant, il

m'arrive d'avoir peur. J'ai peur de ne plus le voir. J'ai peur qu'il tombe, qu'il se blesse. À ce qu'il paraît, le cancer est en récession complète ou, si vous aimez mieux, en voie de disparition. Bien! Sauf que j'ai peur quand même. Peur qu'il revienne. Récession! D'après mon professeur – je lui ai demandé de m'expliquer le terme scientifique "récession" –, il y a une récession à tous les (je ne sais plus combien d'années). Ce qui signifie que le cancer peut réapparaître. Aussi, j'ai peur. J'imagine que d'ici quelques mois, j'aurai oublié ; oublié que mon grand-père a été malade ; oublié qu'il a passé 2 mois dans ce maudit hôpital... Il me semble que je ne pourrai pas oublier. De toute façon, il y aura toujours mon petit cahier jaune. Celui qui contient les feuilles que j'ai ramassées pendant que mon grand-père était malade. Celui qui, justement, devait me rappeler le nombre de jours où je suis allée parcourir les rues toute seule. Je ne crois pas que mes grands-parents aient oublié. D'accord, ils rigolent. Et puis après! Ils ont toujours rigolé! Ils agissent simplement comme ils ont toujours agi. C'est sans doute ce que je devrais faire : être moi de nouveau. Cela dit, rien ne m'empêche de le surveiller. Il est toujours bon d'avoir un oeil sur ses grands-parents. Ils ont déjà failli me faire un enfant dans le dos. De plus, si ma grand-mère bute contre une fourmi, je risque la pâmoison.

– Grand-papa. Je ne sais pas très bien s'il y a 56 ou 63 bûches. Je suis un peu perdue. Je les comptais, puis plus rien. J'avais tout oublié.

J'aime ça être en compagnie de mes grands-parents. Je les aime beaucoup! Je viens souvent avec eux sur le lot (notre Lelot). En réalité, ce que je préfère, ici, c'est la tranquillité. Par exemple, lorsqu'on charge le camion, on n'entend que le bruit des 56 bûches (ou des 63) qui s'écrasent dans le fond du camion. Ce que j'aime, ici, maintenant, c'est de pouvoir être complètement seule avec mes grands-parents : sans téléphone, sans qu'il y ait un marcheur, un cycliste, sans qu'un voisin les salue. Aux moments qui nous appartiennent déjà, je désire qu'il s'y ajoute des moments de solitude – de solitude à 3.

Lorsqu'on s'en retourne chez nous, après avoir mis quelques bûches et 2 ou 3 fourmis dans le camion, moi et mes grands-parents, on chante. En fait, mon grand-père et ma grand-mère rient surtout. Leurs rigoles deviennent aussi grandes et abondantes qu'un fleuve. Ils sont tellement beaux! Ça fait que je ris – que je ris aussi. Si je ris et si je chante, c'est parce qu'ils rigolent et qu'ils chantent également, sinon... sinon je pense que je chanterais tout de même. Je chanterais, puis je chanterais encore et encore si ça pouvait les faire rigoler indéfiniment...

C'est Lorette et Piton
 Qui se sont chicanés
 En arrière de la clôture
 En gros souliers de boeuf

Piton a sauté sur Lorette

Lorette a crié

Tout le monde est arrivé

La police les a ramassés

Un moment de solitude à 3

Été 1986, 10 ans

LE CAHIER VERT

Février 1986

Les voitures avancent difficilement. Le store est tiré. La moustiquaire, porte de remplacement, est retournée au sous-sol depuis belle lurette. La rue aurait besoin d'un bon coup de gratte. Mes gants et mon capot d'hiver ont repris leur place dans la garde-robe. Mon Élisabeth et ma petite Aline! Elles foulent la neige avec leurs pieds. Elles sont tristes, je le sais. Leurs pieds balancent de droite à gauche. Leurs pieds! Leurs pieds semblent traîner un boulet. Leurs pieds lourds ballottent de droite à gauche. Le mouvement qui allait de bas en haut l'automne dernier a disparu. Les feuilles viraient de tout côté et tombaient sur elles. Alors, elles souriaient et jetaient un coup d'oeil dans ma direction. Si je me montrais, elles s'affalaient par terre et disparaissaient sous le déluge de feuilles causé par leur poids. En revanche, si je demeurais derrière le store, elles se mettaient à siffler des airs pas possibles et elles sifflaient jusqu'à ce que je les regarde. Aujourd'hui, leurs pieds oscillent comme une pendule. Elles sont tristes, je le sais.

* * * * *

C'est difficile. Je suis incapable de serrer la plume. Mes doigts sont engourdis. La plume glisse. Elle adhère mal au papier. L'encre coule. Mon "L" ressemble étrangement à une béquille. Ma main tremble. Je m'enfarge dans les mots. Je me sens mal, vraiment mal.

Je me sens vide. Je me sens vide sans bon sens.

** * * * **

Il y a trois mois, on me faisait une prostatectomie : on m'enlevait la prostate. À ce qu'il paraît, elle regardait mal. Je devais rester un jour, deux tout au plus dans ce bâtiment. Ça allait bien. Ça allait bien jusqu'à ce qu'on vienne me dire qu'il fallait que je passe quelques jours de plus entre ces murs. J'allais d'une salle à l'autre sans réellement savoir ce qui se passait. Les murs défilaient l'un après l'autre, tous pareils. Les murs étaient blancs. Les draps étaient blancs. Les taies d'oreiller étaient blanches. Tout était blanc. Moi itou, j'étais blanc.

** * * * **

Je m'occupe de toute la paperasse. Je remplis la déclaration des revenus. Je lis. Je devrais savoir comment il faut dire les choses. Pourtant, je n'y arrive pas.

Émilien Beaulieu. 3 février 1919. 1067 rue Sérénité. J'ai vu pas mal de gens qui ont écrit avant moi. Ça me semblait facile. Tu baratines un peu, puis le reste suit. Le reste suit! Ben, le reste ne suit pas toujours!

** * * * **

L'inquiétude. L'air manque. L'oe... ce qui est situé ici... l'oe... l'oesophage est trop petit. Les battements de coeur retentissent jusqu'aux tempes. Les entrailles vont éclater. Tu essaies de saisir la rampe du lit. Elle est trop loin. Tu étires le bras. La rampe s'éloigne. La chambre blanche semble plus grande. Le mètre, qui séparait ton lit du mur, en paraît trois. L'air manque!

- Émilien!

* * * * *

Dire les choses! Dire les choses! Je ne tiens pas à les dire n'importe comment. Je suis... Je ne suis pas un ignorant. À côté de ça, je ne suis pas non plus Monsieur Camus, Albert Camus. Il y a "L'étranger" parmi les livres de ma bibliothèque. Pour dire vrai, je ne l'ai jamais ouvert. En tout cas, si je l'ai fait, je ne m'en rappelle plus. Ce jour-là, à la librairie des livres usagés, il y avait un homme, probablement un professeur. Son air sérieux et son complet bleu marine me faisaient croire qu'il pouvait s'agir d'un enseignant. Cet homme parlait de "L'étranger" avec une jeune fille. J'ai prêté l'oreille à leur conversation. D'abord, par curiosité, puis parce que... Ce n'était pas tant ce qu'ils disaient, mais la façon dont ils le disaient. Il y avait... Ce professeur et cette jeune fille semblaient... Il y avait comme de la passion dans leur façon de parler. C'était... c'était tout simplement agréable de les écouter. Et puis? Et puis, sans m'en rendre vraiment compte, je suis sorti de la librairie avec un seul

bouquin entre les mains, celui d'Albert Camus, "L'étranger".

** * * * **

Deux médecins sont entrés dans la chambre. Mon médecin et un autre que je n'avais jamais vu auparavant. Ils prononçaient des mots que je n'étais pas sûr de comprendre. Il faut que je passe une autre série de tests. Je leur dis que ça fait plus de cinq jours que l'on me fait subir des tonnes et des tonnes d'examens sans que l'on me dise quoi que ce soit. Est-ce qu'on peut me dire ce qui ne va pas? Taux de globules anormal. Métastases. Je ne comprends rien. Vous m'aviez dit que c'était une simple opération. Rien de grave. C'est exact. Je ne vous parle pas de votre prostate.

** * * * **

Elle monte, l'une après l'autre, les marches étroites. Elle jette un regard autour d'elle comme si ce qu'elle allait faire était mal. Elle s'assoit doucement sur le rebord de la galerie en prenant soin de balayer d'un coup de main la neige fine qu'un nordet a laissé au passage. Elle pose trois cahiers sur ses genoux : un jaune, un rouge, puis un bleu. Elle met en retrait, juste derrière elle, le jaune et le rouge. Elle observe un moment les maisons voisines et arrête finalement son regard sur la nôtre. Je me retire rapidement derrière le store. Je ne crois pas qu'elle m'ait vu. Pendant deux ou trois

heures, elle reste le nez collé à la plume et ne le relève que pour reluquer dans ma direction. Depuis un mois, Aline s'assoit à cet endroit chaque fois que la température le permet. C'est d'elle que m'est venu l'idée d'écrire.

* * * * *

Les murs étaient blancs. Les draps étaient blancs. Les taies d'oreiller étaient blanches. Tout était blanc. Moi itou, j'étais blanc. J'étais blanc sans bon sens. J'avais pris la couleur des murs, des draps de cette calvaire de bâtisse prétentieuse. On vous dit d'abord que vous n'avez rien. Ensuite, que votre prostate ne tiendra pas le coup. Rien de grave. Deux ou trois jours après l'opération, on ramène un spécialiste dans votre chambre, quelqu'un que vous n'avez jamais vu et c'est lui qui vous apprend que vous avez le cancer.

* * * * *

C'est la première fois que je le dis. En réalité, c'est la première fois que j'écris... que j'écris comme ça... comme pour me faire du bien. J'ai le cancer. Je me sens mal. Je me sens vide. L'inquiétude. C'est comme ça que ça commence. Ça ne vous lâche plus. Elle est là, en dedans, juste à la hauteur du coeur. Elle vous comprime, puis là, l'air manque.

* * * * *

On vous annonce tout bêtement que vous avez le cancer des os. Le cancer. Le cancer des os. C'est quoi le cancer des os? Je ne veux pas avoir le cancer des os. Deux ou trois mois à vivre. C'est quoi cette idée-là? Vous voulez que je libère le lit. Vous vous trompez. Je veux vivre. Je veuuuuuuuux viiiiiiiivre.

* * * * *

Si je tiens tant à vouloir dire les choses correctement, c'est que j'ai l'intention, plus tard, peut-être bien quand je serai mort, mort de vieillesse, de remettre ce journal à Aline, ma petite-fille. Comme ça, peut-être qu'elle va me pardonner, me pardonner de lui avoir fait mal.

* * * * *

Il y a trois mois, on me faisait une prostatectomie. Il y a trois mois, on m'annonçait que j'avais le cancer des os. Il y a trois mois, je hurlais que je voulais vivre. Je veux vivre. Je suis assis dans ma chaise berçante. Je regarde par la fenêtre. C'est l'hiver. Quelques brins de neige tombent sur leur tête. Je les aime. Je les aime sans bon sens. Leurs pieds oscillent comme une pendule. Comme si elles avaient peur que le temps s'arrête, elles balancent les pieds. Elles sont tristes, je le sais.

Mai 1986

D'après mon médecin, je suis sur la bonne voie. Le cancer semble en rémission complète. Assurément, je ne suis pas à l'abri d'une rechute, mais je réagis bien au traitement. Je suis la médication prescrite. Mes vieilles jambes sont presque aussi solides qu'avant. Dans une couple de jours, je devrais même être en mesure de conduire mon camion. Je reprends du poil de la bête comme on dit.

** * * * **

Les enfants! Ils me lançaient un de ces regards! Un regard! Un regard qui tombe aussi durement qu'une hache. Un regard qui te renvoie en pleine face la gravité de la situation dans laquelle tu te trouves. C'est une vraie rincée. Une série de coups de poings portés avec acharnement parce que ce regard, tu le retrouves chez tous ceux et celles qui passent ta porte.

** * * * **

C'était un jour du mois de mai, le sept mai. Le ciel était bas. Clément, l'aîné, avait eu quatorze mois. Je l'avais d'abord amené à étable, puis aux champs. Il était haut comme trois pommes. Il était pas mal fier de se tenir sur ses pieds. Au moment de rentrer souper,

l'une des bêtes s'est agitée. Alors, je me suis empressé de la ramener à l'étable. J'ai laissé Clément une minute, peut-être trois tout fin seul. Quand je suis revenu, il hurlait. Son regard. Il y avait tellement de détresse dans son regard.

Petit à petit, j'ai commencé à avoir peur. J'avais peur de prendre le volant de mon camion. J'avais peur de chasser, de pêcher, de bûcher. Mon coeur débattait à l'idée de devoir partir plus de trente minutes, de devoir abandonner Élisabeth et Clément. J'avais peur! Aujourd'hui, je le sais. J'avais peur de mourir. Peur de créer à nouveau cette détresse dans le regard de Clément.

** * * * **

Un regard. Un regard qui excite la peur, la peur de mourir. Un regard qui te crie : "Reste! Va-t'en pas"! C'est ce regard qu'on posait sur moi. Les enfants! Tout le monde! Calvaire de calvaire! J'avais envie de leur dire de demeurer chez eux, mais... par respect et aussi, j'imagine, parce que je les aime, j'ai enduré.

** * * * **

J'ai prié Élisabeth de conclure une entente avec moi : tant que les choses iront bien, nous ne reviendrons pas sur ce qui s'est passé. Il est important pour moi que nous continuions à vivre comme... pas

comme s'il n'était rien arrivé (je sais parfaitement ce serait impossible), mais simplement comme... J'allais encore inscrire "comme avant". Avant! Avant quoi calvaire? Avant qu'on me range sous l'étiquette "mal fichu". Avant! Avant! Avant!

* * * * *

Il n'y a pas d' "avant". Il y a... il existe seulement un "hier avec". Oui. C'est ça. Un "hier avec". Il est important pour moi que nous vivions avec cet hier, mais sans, je crois, devoir le ressasser à tout bout de champ. De toute façon, les derniers mois ont été suffisamment pénibles pour tout le monde. Je ne vois pas l'intérêt que nous aurions à remettre sur la corde à linge un caleçon déjà sec. Je pense qu'Élisabeth a compris. Du reste, je lui ai promis de la tenir au courant advenant que le caleçon pisse l'eau.

* * * * *

Aline m'inquiète. Line - c'est comme ça que je me plais à l'appeler - a toujours été jongleuse. Il me semble pourtant que ça lui arrive de plus en plus souvent. Tiens, par exemple, mardi dernier, j'épongeais l'eau qui s'était accumulée sur le rebord de la fenêtre quand elle est sortie de chez elle. Il devait être sept ou huit heures. Elle avait l'air de ben bonne humeur. Elle avait un sourire... un sourire fendu jusqu'à la racine des cheveux. Elle a traversé la rue en

courant, puis elle s'est arrêtée sur le seuil de la porte. Ça dû lui prendre un gros cinq minutes avant d'appuyer sur le bouton de la sonnette. Elle a viré bout pour bout. Son visage s'est assombri. Ses petites mains se sont fermées. Son corps est devenu raide comme une barre. Elle était ailleurs, probablement dans la lune ou dans une couple de nuages. Finalement, elle a pris une bonne bouffée d'air, puis elle est entrée... en souriant.

* * * * *

Le cancer des os! Ah! je voudrais être à même d'aborder ce sujet avec ma petite-fille! Je ne sais pas de quelle façon m'y prendre. J'ai peur. J'ai peur de lui faire de la peine. À côté de ça, il me semble que je lui rendrais un ben gros service. Aline! tu as changé! Tu es plus mature, plus sérieuse. Cependant, il ne faudrait pas que tu deviennes trop sérieuse. Tu es tellement jeune! On a tant de plaisir ensemble! À cause de ce que nous avons convenu (je veux parler de l'entente), il m'est impossible d'en glisser un mot à Élisabeth. Élisabeth! Certain qu'elle saurait ce qu'il faut dire, quel geste il faut poser. Quand je dois converser de choses importantes, je me mêle, je cherche mes mots. Je suis maladroit sans bon sens. Je vais attendre encore quelques jours. Si son attitude demeure la même, je tenterai de lui parler. D'après moi, elle a seulement besoin d'un peu plus de temps, de prendre un peu plus de recul par rapport à tout ça. Du temps! Oui! du temps!

Juillet 1986

Je pense qu'elle a compris. Je pense qu'elle a compris que le temps était venu de passer à autre chose. Line! Line m'a fait une drôle d'impression aujourd'hui! On était en train de corder quelques morceaux de bois quand elle m'a lancé : "Grand-papa. Je ne sais pas s'il y a 56 ou 63 bûches dans le camion". Line a pris l'habitude de compter les bûches de même que les fourmis qu'on peut mettre dans le camion - le camion bruiger comme elle dit. (Les fourmis! À cause de sa grand-mère! Élisabeth a une peur bleue des fourmis, des fourmis qui auraient dans l'idée de s'enraciner dans le sous-sol. Les fourmis!)

J'avais ben remarqué qu'elle faisait semblant (semblant de compter, je veux dire). À tout bout de champ, elle me regardait. Line est comme ça depuis l'automne dernier. Elle me surveille. Elle est plus prudente. Je la laisse faire. Ça me fait ben rire. Par contre, son air sérieux, son calvaire d'air sérieux comme le pape me chicotait sans bon sens. Ce matin, elle est demeurée muette tout le long du trajet qui nous mène au lot - mon lot situé à quelque part par là. D'ordinaire, on chante. On chante à pleine tête même. Il faut dire que c'est notre première sortie depuis... Ce n'est quand même pas une raison pour demeurer muette! Elle devait s'inventionner des histoires - des histoires abracadabrantes comme de raison. Line a pas mal d'imagination!

"Grand-papa. Je ne sais pas s'il y a 56 ou 63 bûches dans le camion". Il y avait un je-ne-sais-quoi dans cette phrase. Un je-ne-sais-quoi qui me fait croire qu'elle a compris. Aline a compris qu'il fallait continuer ; que de toute façon, il fallait continuer. Moi, je l'ai compris le jour où je suis sorti de cette maudite bâtisse blanche. Je suis passé à travers les traitements, à travers les jours... **TROIS MOIS TOUT AU PLUS.** Trois mois! J'ai l'intention de vivre encore trente ans! Pour ça, il faut continuer. Il faut continuer à rire, à chanter, à sillonner les rues l'automne quand les arbres sont greyés de feuilles rouges, jaunes, orangées. J'ai une volonté de fer comme on dit! C'est une volonté pareille qui va me permettre de marcher à l'aide d'une canne dans une couple de siècles et de courber le dos sous le poids des années.

Après avoir mis quelques bûches et deux ou trois fourmis dans le camion bruiger, Aline s'est mise à chanter. Aline a compris! Elle chantait :

C'est Lorette et Piton
 Qui se sont chicanés
 En arrière de la clôture...

Élisabeth et moi, on lui a appris cette chanson il y a ben des années. Élisabeth lui a toujours dit que Lorette était la tante à sa mère. Moi, je souriais et je confirmais les propos d'Élisabeth. Malgré

cela, je suis certain qu'elle ne nous a jamais crus. Aujourd'hui, Aline, je peux te le dire. On t'étrivait un brin. Lorette, je la connais pas. C'est une invention de ta grand-mère... pour rigoler.

Septembre 1987

Il y a trois jours, je me suis affaissé sur le sofa du salon. J'étais après laver mon camion quand je me suis senti mal. J'avais chaud! Tout à coup, j'avais chaud en calvaire! De grosses gouttes coulaient le long de mes tempes. Je me suis dégrêlé un brin. J'ai enlevé ma calotte. Je me suis appuyé au camion une couple de secondes. Je n'avais presque rien sur le dos. Pourtant, j'avais chaud, puis j'avais soif! J'avais soif sans bon sens! J'ai saisi le boyau d'arrosage. Je me suis aspergé le visage, puis j'ai pris quelques gorgées d'eau ben froide. J'ai voulu me remettre à l'ouvrage, mais mes jambes ont cédé. J'ai dû m'agripper au camion. J'ai eu l'impression que mes mains, mes bras, mon corps et ma tête s'étaient retrouvés dans mes jambes. Elles étaient lourdes. Elles oscillaient sous le poids. J'ai regardé alentour de moi. Il n'y avait personne. Élisabeth était à l'épicerie. Je me suis dirigé vers la maison. Un battement puissant et saccadé retentissait de ma jambe gauche. Ma droite pensait à avancer. "Avance Émilien! Avance Émilien!", elle me criait. Par moments, j'aurais juré qu'il faisait noir, que le soleil s'était caché derrière de ben gros nuages. Avance Émilien! Avance Émilien! Ça dû me prendre un bon dix minutes avant d'arriver jusqu'à la porte. Une fois à l'intérieur, j'ai attrapé la rampe de l'escalier qui descend au sous-sol, puis... puis rien. Je me suis écroulé sur le sofa du salon.

Novembre 1987

Je joue. Je joue depuis un bon moment. J'avais réellement l'intention de prévenir Élisabeth. J'ai pris goût au jeu. Chaque matin, je me grève de mon costume ; de mon costume du bon gars, du gars fort, plein de vie. Plein de vie! Je sens un trop plein de mort en dedans de moi! Aller sillonner les rues en compagnie d'Élisabeth, puis d'Aline est devenu une corvée. Il faut que je me cramponne à mon costume sinon je vais perdre mon caleçon. Mon caleçon pisse l'eau! Calvaire! Rémission complète! Un an! Le cessez-le-feu aura duré un an. Cancer belliqueux! La guerre recommence. Recommence de plus belle! La guerre! Une couple de blessés! Une pièce remplie à ras bord de blessés de guerre. Ce genre de guerre devrait être mené tout fin seul. Je porte le crime. On devrait m'abattre au lieu de... Leur regard. Leur regard me condamne. J'ai peur! Calvaire que j'ai peur! Je ne suis pas paré à... Qu'est-ce qu'il faut faire? Qu'est-ce qu'ils veulent? Élisabeth! Aline! Répondez-moi! Je dois me battre ou... Mon Dieu!

* * * * *

"Rentre avec moi grand-papa". C'est ce que m'a dit Aline lorsqu'elle est venue me rendre visite à l'hôpital l'automne dernier. Rentre avec moi grand-papa! Il est peut-être temps que je range mon costume du bon gars, du gars... dans la garde-robe.

* * * * *

Ce n'est pas fini. Le rideau s'ouvre. C'est une tragédie en huit actes. Il y a un homme. Un homme pas trop jeune, pas trop vieux. Un homme. Il est gréyé d'une chemise verte, d'un pantalon vert et d'une grosse paire de bottes noire. Il est après armer son fusil. Assurément, ce n'est pas fini.

Mars 1988

Aujourd'hui, je me sens bien. Il y a des jours où... Le cancer est amarré à ma carcasse. Il est là pour rester. Je le sais. Il n'est plus question de rémission. Il n'est plus de question de dériver. Il est là. Il est ben là. Houleux. Ravageur d'os. Carnassier. Anéantisseur de vie. Il y a des jours où il déferle sur mes os, m'entraîne avec lui, me secoue d'une jambe à l'autre, d'un bras à l'autre. Il y a des mauvais jours!

** * * * **

Aujourd'hui, je me sens bien. J'aurais envie d'ouvrir l'entrée de la cour. Il n'y a pas eu de bordée de neige depuis au moins quinze jours. J'aurais envie de... Je m'ennuie. Si Line... Line passe la fin de semaine chez une copine. Elle aurait préféré demeurer avec nous. Je lui ai dit que je devais chercher dans mes paperasses, que je serais pas mal occupé. Je lui ai conté une ben grosse menterie! J'aurais envie d'être avec elle. Je voudrais rire... avec elle.

** * * * **

Je suis armé jusqu'aux dents. J'attends. J'attends le prochain raid.

** * * * **

Je suis croyant. Chaque matin, je récite mon chapelet. À part une couple de vieux et vieilles et quelques fervents, il n'y a plus personne qui récite son chapelet. C'est ben dommage! Aline nous accompagne à l'église. Pourtant, je suis certain qu'elle ne s'intéresse pas à ce qui se dit à l'intérieur de l'église. Ce qu'elle aime, c'est les bavassages qu'on entend sur le perron, c'est le défilé de vieilles chipies venues montrer leur toilette neuve, de vieux garçons à la recherche d'une veuve en moyens. C'est le défilé des faces peinturlurées comme je dis! Moi itou, je prends ben du plaisir à les regarder. Trimées de la sorte, elles feraient rire n'importe qui!

* * * * *

Je lutte. Je lutte pour leur survie. Les enfants. Line. Élisabeth comme de raison. Trop tôt. Ils refusent. Ils refusent de me voir partir. Moi itou. Pour le moment, moi itou. Ils ont encore besoin de moi. Trop tôt.

Je lutte. Je lutte pour leur survie. La mienne... La mienne! Il n'est plus question de survie, d'armistice. Je suis contraint à mourir, à mourir au front. Je lutte pour un sursis. Pour un sursis!

* * * * *

Dieu. Sainte-Anne. Les Saints. Tous les Saints. Je suis

croyant. Chaque matin, je récite mon chapelet. Je le sais. Le sursis. Le sursis dont j'ai besoin. Dieu. Sainte-Anne. Les Saints. Tous les Saints. Ce sont eux. Ce sont... Vont me donner le sursis dont j'ai besoin.

** * * * **

Je suis armé jusqu'aux dents. Mon chapelet dans une main ; un crucifix dans l'autre. J'attends. J'attends la prochaine incursion.

Août 1990

- Calvaire Élisabeth! Je suis encore capable de me rendre sur le lot tout fin seul. Apparence que je suis assez vieux pour me débrouiller. Ben assez vieux! Calvaire! Écoute-moi. Je te parle. Je ne veux pas qu'on me surveille. Je ne veux pas qu'on m'aide. Je veux pouvoir faire un pas sans qu'on écarquille les yeux, sans qu'on retienne son souffle. Je ne suis pas mort. Pas encore. Ce n'est pas pour demain. Dans une couple de secondes, je passe la porte. Je monte dans le camion. Je démarre. Je me rends sur le lot et je reviens... Je reviens Élisabeth... Je reviens quand je l'aurai décidé. Non! ferme-la! Calvaire! Je suis tanné. Je suis ben tanné d'avoir tout un chacun sur le dos à longueur de journée ; de voir juste de la peur, de la maudite peur dans vos yeux. Moi itou, j'ai peur! J'ai peur Élisabeth! Comprends-tu? J'ai peur sans bon sens! J'ai peur, puis je suis resté. Je suis resté! Je suis incapable de mettre le pied dehors sans que tu bourrasses ; sans que l'un des enfants survienne. Je suis tanné, puis ben fatigué! J'ai besoin de changer d'air. Comprends-tu? J'ai besoin de faire le point, de comprendre ce qui s'en vient, de voir ce qu'il me reste encore à faire. Calvaire! Élisabeth! Vas-tu comprendre? Vas-tu comprendre ou ben...

J'ai franchi le seuil. Je suis monté dans le camion. J'ai démarré, puis je suis parti... tout fin seul.

** * * * **

J'aurais pu la frapper. Certain que j'aurais pu la frapper. Ma main était grande ouverte. J'allais porter la main sur... Ma main était grande ouverte, tremblante. J'ai failli la battre. Battre Élisabeth! Mon Dieu!

* * * * *

J'ai la tête vide. Tout probable que le calendrier affiché sur le mur de ma tête est vide itou. Vidé de ses chiffres, de ses lettres qui indiquent les jours de la semaine. Vidé de ses photographies... J'ignore quel jour on est, quelle photo... J'ignore qui je suis. Qui je serai demain? Peut-être ben un homme. Peut-être ben une moitié d'homme. Peut-être ben un homme à moitié mort.

J'avance. J'avance sans savoir... sans savoir qui... Il y a des jours où il me semble que j'avance au côté d'un homme... au côté... au côté de moi. Calvaire! Il y a... j'avance au côté d'une joie itou. De ma joie! Ma joie que je ne suis même pas en mesure de prendre. Il m'arrive d'entendre mon pas - mon pas rempli à ras bord de joie - qui avance au côté de moi. Qui... Qui je serai demain? Comme de raison un homme. Un homme à moitié mort. Une moitié d'homme. Un homme... un homme sans joie... il y a ben des chances que...

* * * * *

Notre Père qui êtes aux cieux,
 que ton nom soit sanctifié,
 que ton règne vienne,
 que ta volonté soit faite
 sur la terre comme au ciel.
 Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour ;
 pardonne-nous nos offenses
 comme nous pardonnons aussi
 à ceux qui nous ont offensés ;
 et ne nous soumet pas à la tentation ;
 mais délivre-nous du mal.
 Amen. (Que je dis, que je dis quasiment sans arrêt depuis...)

* * * * *

J'ai la tête pleine. Une tête remplie à ras bord de maux. De
 maux de toutes sortes. Mes os. Les os de mes jambes, les os de mon
 dos, les os de mes mains. Mes os. Tous mes os me font mal. Mes
 maux occupent toute la place. Mes maux m'occupent. M'occupent de
 bord en bord. Il n'y a plus de place pour Élisabeth. Plus de place pour
 Aline. Il faut que je vide la place. Il faut que les mots sortent. Que
 les maux libèrent la place. Que les mots remplissent mon cahier.
 Libèrent ma tête. Ma tête des maux. Il faut les mots assaillent
 mes calvaire de maux, les massacrent, les chassent, les... Maudits
 maux!

* * * * *

Prier! Prier! Prier! Assurément, il suffit de prier! Ben assurément! Chaque matin, je récite. Avant de m'affaler sur un matelas usé, usé jusqu'à la moelle, je récite. Je récite presque sans relâche depuis 1985. Ça fait cinq ans. Cinq ans que j'ai le cancer. 65 ans que je prie. Un sursis! Un sursis! Assurément, il suffit de prier!

* * * * *

Calvaire! Faire le point! Faire le point! Le point! Le plein de vide. De vider la place. La place pleine de maux. De maux terribles. Besoin de remplir. De remplir itou. Remplir de mots. De mots d'automne où l'on sillonnait les rues. De mots prochains où je bêcherai le potager, où je rigolerai de ma petite-fille, Aline, qui sera après se choquer, se choquer à cause que sa laitue ne sera pas aussi belle que la mienne. Comme de raison, sa laitue sera aussi belle que la mienne.

Faire le point! Le point! Faire la paix. La paix avec ce qui a été. La paix avec ce qui s'en vient. Faire le point! Le point! Je suis ben paré à le faire. Faire le point. En revanche, je ne suis pas paré à le mettre Mettre le point Pas encore Il faut d'abord D'abord qu'Élisabeth, les enfants le veuillent Veuillent que je le mette Mette

*le point faire un point Un beau gros point ben rond Un point au bout
de ma vie Ce genre de point là, ça ne se met pas aussi sec Non
Calvaire Ça ne se met pas aussi sec*

21 août 1990

J'ai démarré, puis je suis parti... tout fin seul.

Je roulais vite. Trop vite. Assurément, je roulais vite. Je pesais sur l'accélérateur avec une rage... une rage démesurée. J'étais en rage contre eux autres ; eux autres qui me freinaient à tout bout de champ. Eux autres! Ils m'épient. Ils me tiennent le bras. Ils me sourient. Je ne suis pas mort. Calvaire! Pleurez. Pleurez au lieu de sourire comme des innocents. Pleurez. Pleurez parce que je vais mourir. Certain que je vais mourir. Je vais mourir un jour. Innocents, puis ignorants tous autant que vous êtes. La comédie a assez duré. Calvaire! C'est fini. Dégreyez-vous ma bande de têtes à claques. Allez-y, le costume au grand complet. Dégreyez-vous! Calvaire! Sortez-la votre gueule d'enterrement. Dites-le. Dites-le ce que vous ressentez. Je vais mourir. Calvaire! Réagissez. Faites quelque chose. Fracassez une fenêtre. Défoncez une porte. Tapez-vous dessus. N'importe quoi. N'importe quoi pourvu que vous arrêtiez de sourire bêtement. Je vais mourir! Calvaire! Tantôt, je ne serai même plus en mesure de marcher. Du monde! Du vrai monde! Du monde rempli de vrais sentiments. De ce monde-là... de ce monde-là dont j'ai besoin. De ce monde-là dont j'aurai besoin dans une couple de... Du vrai monde! Calvaire! La comédie a assez duré! Certain qu'elle a assez duré. Vous ne valez pas un clou comme comédiens. Calvaire! Du vrai monde! Du vrai monde dont j'ai besoin!

Ce n'est pas dur à comprendre, il me semble! Du vrai monde! Juste du vrai monde!

** * * * **

J'étais en rage contre moi itou. Moi! Fermé! Je suis fermé sans bon sens. Calvaire! Si j'étais un peu plus expansif, je pourrais leur dire que j'en ai ma claque. Ma claque de cette comédie. Je pourrais leur dire itou que j'ai besoin d'eux. D'eux remplis à ras bord de vrais sentiments. Mais j'attends. J'attends qu'ils comprennent. Comprendnent tout seul. J'attends comme un imbécile. Calvaire! Espèce de lâche! Je suis lâche, puis peureux. Parle. Calvaire! Dis-le itou ce que tu ressens. Tu n'es seulement bon qu'à gribouiller. Gribouiller dans un grand cahier vert. Tes pensées! Tes sentiments! Tu n'es seulement bon qu'à les gribouiller! Espèce de gribouilleur! Parle. Calvaire! Ouvre-la ta grande trappe!

Fermé! Je suis fermé sans bon sens! Calvaire! Il ne me reste qu'à attendre. Attendre après Élisabeth. Attendre comme un lâche après Élisabeth. Attendre qu'elle parle. Qu'elle parle à ma place. Élisabeth! Élisabeth après qui j'ai crié. J'ai crié comme un malade. Élisabeth à qui je n'ai pas donné le choix. Le choix de comprendre. Élisabeth après qui j'ai crié comme un enragé. Calvaire! J'étais en rage contre moi itou. Contre moi! L'enragé! Le gribouilleur! Contre moi! Le lâche! Le peureux! Contre moi! L'imbécile! Le fermé!

* * * * *

Je roulais vite. Assurément, je roulais vite! Trop vite! Je klaxonnais les conducteurs qui s'attardaient. Les conducteurs! Des touristes! Des touristes comme de raison. Les touristes flânent. Les touristes lambinent. Les touristes ont du temps à perdre. Du temps! Sacrés touristes! J'effectuais des dépassements dangereux. Dépasser! Il fallait que je dépasse. Je doublais dans des endroits où le dépassement est interdit. Doubler! Doubler les touristes. Maudits touristes! J'étais en rage contre les touristes! J'appuyais sur l'accélérateur. Je lorgnais les fossés. Les fossés! Il y avait des tonnes de fossés. La route était bordée de fossés. De fossés énormes. Je lorgnais les fossés. Le chemin! Un chemin cahoteux. Un chemin parsemé de roches. De roches que j'avais l'habitude d'éviter. Je donnais de grands coups de volant dans le but de les éviter. Certain que c'était dans le but de les éviter! Je rasais les arbres. Un coup de volant! Un coup de volant! Calvaire! Je rasais les arbres. Je donnais de grands coups de volant. De volant dans le but... dans le but de... Je roulais... Je rasais... Des coups de volants... Le volant! J'ai lâché le volant, puis l'accélérateur. J'ai lâché le volant... le v... ...mé les yeux...

J'ai freiné brusquement. Je me suis rangé sur le côté, puis j'ai pleuré. La tête écrasée contre le volant, à bout de souffle, je pleurais.

* * * * *

J'avais été en rage. En rage contre tout ce qui m'empêchait de mettre un pied devant l'autre. D'abord la maladie. Assurément, la maladie! La maladie! La peur de me trouver nez à nez avec elle. La maladie. La maladie revêtue d'un grand drap noir. La maladie à l'intérieur de la garde-robe. La maladie au coin d'une rue. L'inquiétante maladie! Le début.

Puis l'amour. L'amour qui épie. L'amour qui retient. L'amour qui effraie, qui étouffe, qui... Heureusement l'amour! Oui! Heureusement l'amour!

Puis moi comme de raison. Moi! L'enragé! Le peureux! L'inquiet! J'avais été en rage. En rage contre moi. Pour des tonnes de raisons, mais, principalement, parce que j'avais été rempli d'inquiétude, de peur et de rage. L'inquiétude, la peur et la rage meurtrissent, obsèdent, ravagent. Je me laissais mener par elles, guider par elles, nourrir par elles. J'ai rasé de mourir à cause d'elles. J'ai ben failli me faire avoir. Oui! Calvaire! Heureusement l'amour!

* * * * *

Il ne suffit pas de vouloir partir en guerre. Il ne suffit pas de prier. Il faut autre chose. Autre chose!

Avril 1993

"Pas encore mort Monsieur Beaulieu!"

"Ah! Monsieur Beaulieu! Notre miraculé!"

"Dans le temps comme dans le temps", que je leur réponds. Réponds à tous ces médecins qui me croient mort depuis belle lurette.

** * * * **

1993. Je ne suis pas encore mort. Ça fait sourciller pas mal de médecins, puis grimacer des tonnes de vieux garçons. Vieux garçons qui aimeraient ben mettre le grappin sur Élisabeth. Mon Élisabeth! "Hé! Hé! Dans le temps comme dans le temps", que je leur réponds. Réponds à tous ces vieux garçons qui prient comme des malades. Prient afin que je parte les pieds devant. Calvaire de vieux garçons!

** * * * **

Presque trois ans que je cohabite. Cohabite avec elle, la maladie. Autre chose! Quand je disais qu'il fallait autre chose! Cohabiter. Vivre ensemble. C'est ce qu'il fallait.

** * * * **

Ça va plutôt bien. Entre deux rendez-vous (rendez-vous chez le

médecin, médecin qui suit la progression ou la stagnation de la maladie), je rigole. Rigole en compagnie d'Aline. Aline! Je pense qu'elle a compris ben avant moi qu'il fallait vivre avec. Avec la maladie. Vivre avec le passé, mais avec le présent itou. Le présent! J'ai mis pas mal de temps à saisir. À saisir qu'il fallait également vivre avec. Avec le présent.

Aline! Certain qu'elle a compris ben avant moi. Pendant que tout le monde jouait – jouait la comédie française – Line (c'est comme ça que je me plais à l'appeler) demeurait à l'écart. Elle regardait. Elle mûrissait. Elle regardait. Un drôle d'air! Elle avait un drôle d'air! Elle regardait. L'air de quelqu'un qui assiste à une mauvaise farce. Une mauvaise farce! Oui! Une ben mauvaise farce!

Line est entrée avec un sourire. Un sourire comme elle en n'avait pas eu depuis longtemps. Line est entrée sans frapper ce jour-là. Le second jour suivant ma "déroute" – C'est ainsi que je parle du 21 août 90 – Line est entrée avec une couple de vieux seaux de plastique, des bras pleins les seaux. Line avait envie qu'on aille (elle, moi et Élisabeth) cueillir des bleuets. Cueillir des bleuets! Comme si j'étais en mesure de cueillir des bleuets! En mesure!

Elle me regardait, Line. Line n'avait plus ce drôle d'air. Elle avait un sourire... Aujourd'hui, elle avait un sourire fendu... Fendu! Elle est entrée sans frapper. Line a traversé la rue en courant, puis...

elle est entrée sans... Elle ne s'est pas arrêtée sur le seuil?

"Calvaire! Aline! Il n'y en aura plus de rémission! "Hier avec", hein? Certain... certain que j'accepte d'avoir eu le cancer, mais... je ne suis paré pas à l'avoir continuellement sur le dos. Calvaire! Comprends! Quatorze ans! Tu as eu quatorze ans il y a une couple de jours. Calvaire! Il n'y en aura plus de rémission! Penses-tu que je suis en état de cueillir des bleuets?", que je jonglais. Jonglais pendant qu'Aline, le sourire fendu jusqu'à la racine des cheveux, tentait de retenir avec le coude un seau qui lui avait glissé des bras.

Tout probable que j'étais en état. Assurément, je l'étais. Je l'ai compris ce jour-là - le second jour suivant ma "déroute". Debout, appuyé au camion, je regardais mon seau. Mon seau rempli à ras bord de fraises. Mon seau que j'avais rempli sans me demander si j'étais capable de le remplir. Mon seau que j'avais tout simplement rempli. Debout, appuyé au camion, les yeux rivés sur le seau, j'ai compris. J'ai compris que je pouvais vivre avec, qu'il m'était possible d'avancer même en portant sur mon dos un cancer.

Décembre 1994

Je suis resté. Un infarctus il y a six semaines six semaines. Je suis resté. Tout le monde affolé se précipite dans cette calvaire de bâtisse blanche. Des cris. Des cris alentour de moi. Du bruit. Ben du bruit. De l'agitation. Des tonnes d'appareils, de fils, puis...

J'étais allongé sur un lit. Un lit blanc entouré de murs blancs. Un boyau placé à travers la gorge. Un masque – un respirateur comme ils disent – me recouvrait le nez. J'étais blanc, blanc des pieds à la tête. Allongé sur un lit blanc, abrié d'un drap blanc, je donnais l'impression d'être mort. Un moment, j'ai cru que je l'étais, puis j'ai perçu... celle d'Aline, sa voix je veux dire. "Grand-papa, du temps, il te reste encore du temps, peut-être ben du temps d'après ton médecin. Grand-papa, je t'aime. Grand-papa désires-tu... "?

J'ai ouvert les yeux quelques heures plus tard. Les mots d'Aline demeurés en suspens sillonnaient mes lèvres. Les mots d'Aline! Les mots d'Aline! Je sais. Je sais ce que tu allais dire. Oh! Aline! Je suis fatigué, mais... j'aime la vie. Oh! Aline! J'aime Élisabeth. Je l'aime démesurément. Je t'aime. J'aime... je suis incapable... je ne suis pas... je n'arrive pas à... Élisabeth, la prendre dans mes bras, les poignées de main, les embrassades du jour de l'an, les fous rires, nos promenades... É-li-sa-beth! Oh! Aline! 0000000000000000h!

Mai 1995

Difficile. Tenir la plume. Plus en plus de pilules – morphine de pilules. Plus en plus de pilules. Mal. Partout. J'ai froid! Sans bon sens. J'ai froid! Calvaire! Toujours sombre. Toujours sombre dans cuisine. Cloîtré dans cuisine. Deux gros bureaux qui me tiennent compagnie, me regardent avec leurs grosses poignées rondes. Élisabeth s'affaire dans chambre à coucher. Met le couvert. Réchauffe une crème de légumes. S'affaire dans cuisine. Son va-et-vient continuel entre la cuisine et la chambre à coucher. Sors quasiment plus de la chambre à coucher. Juste pour tenir compagnie aux enfants le dimanche après-midi. Tenir compagnie! Oui! Juste pour tenir compagnie aux deux gros bureaux! Esprit ailleurs. Leurs lèvres s'agitent dans tous les sens. J'acquiesce. Acquiesce à toutes les paroles sorties de ces grosses lèvres qui s'agitent. S'agitent... S'agitent sans arrêt ces. Tenir compagnie aux enfants le dimanche après-midi. Son va-et-vient continuel entre la cuisine et la chambre à coucher. Comme la pendule d'une horloge, son vol-au-vent. Crème de légumes et va-et-vient garni d'une sauce aux oeufs au menu ce midi. Délicieux le va-et-vient. Tout ce que fait Élisabeth est vicieux. Cloîtré dans chambre à coucher, je récite mon chapelet. Réciter! Réciter! Réciter! Il me reste que ça à faire récidiver.

* * * * *

Aline. Aline s'est amenée avec. Prises il y a trois mois. Élisabeth fêtait son anniversaire. Trois mois. Deux ou trois mois à vivre. C'est quoi cette idée-là? Vous voulez que je libère le lit. Aline s'est amenée avec une pile de photographies. J'étais pas mal. Aujourd'hui, j'ai l'air d'un épouvantail vers la fin des récoltes, éreinté par des mois de labeur, gréyé de vêtements décolorés par le soleil, le... Je fais peur à voir. Aline. Aline est prête. Prête depuis un bon moment déjà. Les yeux clairs, l'air calme de quelqu'un rasséréné. Cet air-là, je commence à le percevoir chez ben du monde. Moi itou, je suis paré. J'attends. J'attends qu'ils aient tous les yeux clairs, l'air... J'attends. J'étais pas mal il y a... Depuis une couple de mois, Aline trimballe son appareil photo. Des plans d'ensemble, comme elle dit. Line ne prend que des plans d'ensemble. Pour elle, ce qui importe, c'est l'instant. Par exemple, lorsqu'on a surpris Élisabeth en train de jeter une de mes chaussettes à la poubelle ou lorsque j'ai soulevé Élisabeth dans les airs le jour de son anniversaire. L'instant! Line prétend (depuis une couple de mois) qu'on devrait être en mesure de se rappeler chacun des gestes ou ben chacune des actions qu'on a posées durant notre vie. Des instants! Tout probable qu'elle a raison! À part que je pense quand même qu'il y a des gestes ou ben des actions... qui a... des gestes ou ben... ou ben... pas se souvenir.

* * * * *

Je rêve
Il me semble
Que mon état s'améliore
Que mes jambes
Hier
Ont encore
Augmenté
La dose
Que le mal
Renforcer
Mes jambes
Se dissipe
Ben normal
Vu que
Je rêve
Que la dose
Dans une couple de jours
A été augmentée
J'sentirai
Plus rien
Quasiment
Plus
Que je rêve

* * * * *

Isabelle ne dort plus. Quand il m'arrive réveiller. Elle ferme aussitôt les yeux. Son souffle. Un souffle saccagé, nerveux.

Élisabelle ne dort plus. Tourne d'un côté, puis de l'autre. Pose à tout bout de champ sa main froide sur mon torse. Le visage ravagé, le matin. Ravagé par les nuits blanches, la peur. Élisabeth a peur. De se réveiller à côté... à côté... à côté... que mon torse ne se soulève plus. La peur! Un cadavre. Peur de se réveiller. Un cadavre à moitié vivant de toute façon. Je suis. Quand elle parvient à s'endormir, elle s'éveille - au bout d'une dizaine de minutes - en sursaut. Pose aussitôt sa main froide sur mon torse. Dans sa chemise de nuit blanche. Le matin, les yeux... Le matin! Si... elle... les yeux cernés sans bon sens... on dirait... c'est à se demander... pas elle qui... le matin... Élisabeth... se meurt dans sa chemise de nuit blanche.

Élisabeth ne dort plus. Quand il m'arrive de me réveiller, je la sens... je sens qu'elle vient tout juste de fermer les yeux. Un souffle saccagé, inquiet, l'oreille tendue. Elle est prête à intervenir si j'arrêtais de respirer. Élisabeth ne dort plus. Elle s'agite, cherche la position - position qui la ferait s'endormir. Élisabeth a peur. Elle a peur de se réveiller à côté d'un cadavre. De tout façon, ... Je suis resté. Un peu perdu itou. L'impression tout à coup de. Je sais plus. Calvaire! Plus où j'en suis. De répéter pis de répéter...

* * * * *

Je me suis trouvé mal. Tout probable que je me suis trouvé

mal. Mon cahier, de même que mes lunettes, était rangé sur le gros bureau situé à ma gauche. La lampe était éteinte, le store tiré. La catalogue... J'ai senti... Je terminais une page quand... une fatigue... mes jambes... J'étais épuisé. J'avais chaud... froid. Il me semble que j'avais froid... peut-être que j'avais chaud itou. Je me suis trouvé mal. Certain que je me suis trouvé mal parce que... non... je ne me rappelle pas m'être abîmé de cette façon-là : la catalogue quasiment remontée par-dessus la tête. Élisabeth... Élisabeth est entrée... Tout probable que... oui... Un étourdissement... J'ai eu un étourdissement. Les mots se sont agités. Les mots... tous pareils... les mêmes mots tout partout... Les mots se sont jetés sur moi. Les calvaire de mots! Les calvaire de mots ont disparu. La pièce... la pièce tournait. Élisabeth tournait... Mon bureau, de même que mes lunettes, était rangé sur le cahier situé à ma gauche. La lampe était tirée, le store éteint. La catalogue était quasiment remontée par-dessus ma tête quand j'ai ouvert les yeux. Hier après-midi, je me suis trouvé mal, ben mal, je pense.

* * * * *

Aline était assise sur le lit. Me regardait. Semblait heureuse. A terminé ses cours il y a une couple de jours. En vacances jusqu'à la fin août. Heureuse d'avoir du temps. Du temps à me consacrer comme elle dit. Aline! Même restée, restée d'avoir rédigé des tonnes de travaux, elle venait prendre de mes nouvelles. Aline! ma grande

petite-fille! Désire qu'on fasse. Désire qu'on lise itou... qu'elle me lise... "L'étranger". Est couvert de poussières. Orne l'étagère depuis trop longtemps. Qu'un enseignant a dit... Je sais plus, mais devrait être intéressant ben intéressant. Que demain serait le bon moment pour l'attaquer. Qu'elle allait s'amener de bonne heure armée de ses lunettes. "Armée de tes lunettes? Quel étranger? Ce que j'en pense? J'en pense que j'ignore de qui tu parles. Qu'il n'est pas question d'attaquer qui que ce soit demain. Que tu me déçois beaucoup. Que... Qu'est-ce qui te prends? Calvaire!", que je lui ai lancé. Aline a écarquillé les yeux, s'est levée, est demeurée sur place un gros cinq minutes, puis est sortie de la chambre en disant qu'elle reviendrait plus tard.

J'ai... Tout à coup, j'ai... je ne sais pas ce que j'ai... mais je sais que je l'ai effrayée. Moi itou, je suis effrayé. Je suis en train de devenir cinglé. Je rempire. Mon état rempire sans bon sens. Je suis mêlé, mêlé sans... Je dis des âneries. Dire des âneries pareils! Ben! Voyons! Les yeux grands comme des piastres. Elle avait les yeux grands comme des piastres. Elle pouvait ben avoir les yeux. Calvaire! Des âneries! Calvaire! Des belles âneries! Un vrai fou! Je perds les J'ai des étourdissements. pédales. J'ai des étourdissements. Je devrais arrêter, tout arrêter.

* * * * *

Line s'est assise, un livre entre les mains, les lunettes sur le bout du nez. S'est excusée pour hier. Dit qu'elle s'était soudainement rappelée qu'elle devait... Line a menti. Se confesser. Le confessilemal... Aline!

Juillet 1995

Le monde

Ici, tout le monde

J'arrive plus à grand-chose

J'sais, je m'en vas

La nuit dernière, Isabelle

Les enfants ont finalement compris qu'il valait mieux

Dormir de cette façon depuis

Tout le monde ici

Longtemps

Ma valise est parée

On chuchote

Pourquoi

Comme pas me déranger, une drôle d'idée

Me déranger

Déranger à mourir

Pas besoin de travailler fort

Il fait tout le travail

Ici

Le cancer

Tout le monde

Chuchote

* * * * *

Aline. La dernière fois que la plume me prend. Heureux, heureux d'avoir ma tête aujourd'hui pis un peu de force dans les doigts. Vont me transférer entre ces murs blancs, dans un lit blanc, m'abrier de couvertures blanches, me décorer d'appareils blancs. Tout probable je suis blanc itou, peut-être ben vert finalement. Les morts ou ben les presque morts comme moi ont souvent le teint vert. Calvaire de bâtisse! Rien de pire! La mort... veut pas encore de moi, la calvaire de mort.

Élisabeth le sait. Le sait que j'écris depuis un bon moment. Sait itou que... Qu'elle le lise avant de te le donner, ça me... Elle le fera pas, je le sais. M'est venu l'idée d'écrire lorsque... Jamais su ce que tu faisais. Faisais avec ces trois cahiers (un jaune, un rouge pis un bleu), mais... Je t'ai vue, un jour, assise sur la galerie, en train d'écrire, écrire je sais pas trop quoi... l'hiver sur la galerie... Ce jour-là, j'ai eu envie d'écrire.

J'ai longtemps cru que je le faisais (écrire, je veux dire) pour me faire du bien... ça me faisait du bien... du bien jusqu'à un certain point. Il me semblait que le mal s'éclipsait. S'éclipsait à mesure que la page se remplissait. Pleine à ras bord de mes maux, elle était. Après, j'étais vide. Vide de mots. Ah! J'allais bien! Physiquement, j'allais bien. À part que (je suis maladroit, maladroit sans bon sens, je sais pas comment dire)... À part que... Je me sentais tout drôle... quasiment triste. Triste! Aujourd'hui, je le sais. Le sais pourquoi

j'étais... J'étais triste parce que... parce qu'après, j'étais vidé. On me vidait de mes mots.

Pis les mots sont venus, venus tout fin seul, sans mal. Il fallait que j'écrive, que je noircisse des pages, que ma plume se vide de son encre. Un besoin! L'écriture était devenue un besoin. Un besoin fondamental. Certains jours, je prenais la plume, à moitié vidé de mon souffle, à moitié mort. Un besoin! Pourquoi un besoin, que je me suis dit? " Hein? pourquoi?", que je jonglais. Jonglais quasiment jour et nuit. J'étais triste, triste parce que... j'étais vidé. La page! Pas de maux, qu'elle se remplissait. La page! La page se remplissait d'os, de mes os. La page se remplissait de moi. Comme le cancer se nourrissait de mes os, je me nourrissais des mots. Ce journal, ce cahier, c'est moi. Moi, fait de consonnes, de voyelles, de signes de ponctuation, d'hésitation, de bafouillement. À mesure que je m'éclipsais, la page se remplissait. Est-ce que tu comprends, Aline? Est-ce que tu comprends ce que j'essaie de t'expliquer? Aline, j'ai jamais su ce tu faisais. Faisais avec ces trois cahiers. Moi, calvaire, je tentais de demeurer en vie.

Je suis resté, Aline. Ma grande Line! Je veux encore, encore que tu saches... Mon cahier, je te le donne. Je te le donne pas pour... T'as rien à me pardonner, je le sais. Toi, t'as compris depuis belle lurette que... Aline, j'aurais voulu être en mesure de le prendre, de le piétiner, de... ce cancer de calvaire... J'aurais voulu vivre encore une

couple d'années, Aline J'aurais... ça sert plus à rien de vouloir,
aujourd'hui C'est la dernière fois que je prends la plume Ce cahier,
je te le donne... Je te le donne parce que... Mon cahier vert, je te le
donne juste

Émilien B...

J'suis resté
La dernière fois
L'ambulance

Me prend

Que la plume

S'en vient

Rangé mon cahier dans

Beau

Lieu

LE CAHIER BLANC

Jour 1

Il est allongé sous d'épaisses couvertures blanches. Un tas d'appareils – pour la plupart encore inutilisés – ornement le mur situé tout juste derrière lui. Élisabeth s'est assoupie dans ce gros fauteuil rougeâtre adossé à la fenêtre – fenêtre qui donne sur le stationnement. Les pas du personnel hospitalier résonnent sur le sol. Il est 21 h.

Jour 2

Il a les traits relâchés. Ses mains sont lourdes et chaudes. Son souffle est régulier, rassurant... Son souffle est aussi affolant. Émilien a un souffle long. L'expulsion est interminable. À chaque expiration, on a l'impression que... mais ce n'est qu'une impression. Émilien va bien. Son état est stationnaire.

Émilien et Élisabeth dorment l'un à côté de l'autre, dans ce lit étroit.

Jour 3

Il s'est redressé. Il a chaussé ses pantoufles, revêtu sa robe de chambre et s'est dirigé vers la porte.

Émilien a fait quelques pas dans le couloir, puis il s'est installé à la fenêtre de la chambre. Il marchait d'un pas ferme, lent, tranquille. Il allait droit devant lui, sans hésitation. Il semblait aussi solide qu'un... même s'il devait fréquemment s'appuyer au mur. Émilien est conscient de son état. C'est probablement ce qui lui donne autant d'assurance. Il sait ce qu'il doit faire.

Ce matin, il a jugé qu'il était en mesure de sillonner les rues de l'hôpital.

Jour 4

Il s'est appuyé sur Élisabeth. Bras dessus, bras dessous, ils ont marché jusqu'à la fenêtre. Il est pâle, chancelant. Il n'a rien avalé au déjeuner.

Émilien souffre de constipation. Il devra prendre... mais son médecin prétend qu'il lui sera de plus en plus difficile de manger, d'uriner, de...

Jour 5

Parfois, il observe les hommes, les femmes, les enfants qui entrent et qui sortent de l'hôpital. Il arrive qu'il arrête son regard sur l'un d'entre eux ou l'une d'entre elles. D'autres fois, il fixe simplement l'horizon.

Émilien ne semble pas porter de jugement. Il apprend de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants. La façon dont ils marchent, dont ils se vêtent, dont... révèlent qui ils sont. Émilien découvre la souffrance de l'un, la joie, la honte de l'autre et, parallèlement, sa souffrance ainsi que celle d'Élisabeth. Souvent, lorsqu'il la regarde, on a l'impression qu'il la voit pour la première fois.

Émilien a beaucoup changé. Son regard est plus... son regard est vrai, authentique, sans malice... comme celui d'un enfant.

Jour 6

Il a avalé trois rôties, un bol de gruau, deux oranges, puis il a demandé à jouer aux cartes. Il était gai. Il rigolait, s'amusait d'Élisabeth. Il trichait : il dissimulait des cartes, il en échangeait. Il ne prenait même pas la peine de se cacher. Il agissait sans discernement. Il était fringant, léger. Élisabeth ne réagissait pas. Elle semblait trop étonnée et, sans doute, trop embarrassée par cette insouciance, ce...

Finalement, la gaieté et l'exaltation d'Émilien ont eu raison d'Élisabeth. Ils riaient ensemble, manigançaient. Ils avaient l'air de... de jouer la comédie (la comédie française) comme ils le faisaient régulièrement pour Aline. Par contre, leur complicité n'allait jamais aussi loin. Ils étaient plus discrets, moins emportés.

Soudainement, Émilien a repoussé les cartes. Il paraissait désespéré, épuisé. Il était blanc. Il... Élisabeth était complètement désarçonnée. Néanmoins, elle s'est levée. Elle a saisi Émilien et, délicatement, l'a aidé à s'allonger. Il s'est rapidement endormi.

Émilien avait un sommeil agité. Il marmonnait. Il bougeait énormément. Il tournait la tête, remuait les bras, les jambes. Lorsqu'il s'est éveillé, il était rompu. Il avait les yeux cernés, hagards.

D'après le médecin (Élisabeth lui a raconté les événements de ce matin), la morphine peut avoir un effet sur l'humeur, sur le comportement ou encore sur la temporalité, c'est-à-dire sur la conception du temps. Émilien peut en venir à confondre les jours, les années.

Jour 7

Il arrive qu'elle lise, une heure ou deux, pelotonnée dans son gros fauteuil rougeâtre (on peut considérer que le fauteuil lui appartient puisqu'elle dort, lit, mange, fait à peu près n'importe quoi dans ce fauteuil) ou qu'elle fasse du rangement – fasse semblant de faire du rangement parce qu'à part son chandail de laine grise qui se retrouve tantôt sur le pied du lit, tantôt sur le dossier de son fauteuil, il n'y a absolument rien à ranger.

Élisabeth s'occupe.

Généralement, elle s'endort (dans son gros fauteuil rougeâtre) cinq ou dix minutes après qu'il se soit endormi et elle ouvre les yeux lorsqu'il commence à remuer. Parfois, elle reste éveillée. Alors, elle s'assoit sur le lit et le regarde. Une nuit, elle lui a pris la main et l'a retournée dans tous les sens comme si elle cherchait une égratignure ou une marque quelconque. C'était vraiment étrange!

À certains moments, elle semble attendre. Attendre? Attendre? Attendre qu'il se réveille. Attendre... Elle ne bouge pas. Elle demeure assise et regarde droit devant elle.

Jour 8

Émilien a mal. Probablement, plus mal qu'on ne le pense. Par moments, sa figure se crispe. On le surprend à serrer les poings, à courber le dos. Il a moins d'appétit. Il parle peu, sourit rarement depuis un jour ou deux. Il dort aussi beaucoup.

Le cancer progresse rapidement. Les organes d'Émilien sont passablement touchés. Son médecin prétend qu'il n'a jamais rien vu de pareil. Noirs! Ses organes seraient noirs! À l'extérieur, il est blanc. À l'intérieur, il est noir. Bientôt, il ne sera plus en mesure de se lever. Ses organes vont cesser de fonctionner, l'un après l'autre.

Demain, on augmentera encore la dose de morphine qui lui est prescrite.

Émilien résiste de moins en moins.

Jour 9

Ce matin, Émilien est exténué, éreinté par la nuit dernière. Parallèlement, il semble... il semble bien. Il sourit. Il tente d'engager la conversation, de... Il est plus gai, plus animé que les jours précédents.

Cette nuit a été épuisante. Émilien était agité. Il remuait continuellement et, souvent, de manière brusque. Parfois, il hurlait, criait des mots inintelligibles. Élisabeth sursautait. Elle paraissait effrayée. Elle a tenté de le calmer. Elle lui a parlé doucement, l'a caressé pendant quelques minutes, mais Émilien continuait à... Il poussait même de grands râles.

Élisabeth a dû alerter l'infirmière de garde. Elle lui a fait prendre un calmant.

Jour 10

Certains étaient assis sur des chaises minuscules recouvertes de tissus de couleurs fades : jaune maïs, vert olive, carotte. D'autres étaient assis sur le lit d'Émilien. Quelques-uns étaient debouts ou accroupis. Il y avait des fils, des filles, des petits-fils et des petites-filles dans tous les coins et recoins de la chambre.

Ils étaient... Ils conversaient de... Ils parlaient de la pluie et du beau temps, c'est-à-dire d'un peu n'importe quoi sauf de ce qui les avait amenés ici : Émilien. Ils étaient pénibles! Quelqu'un s'est finalement informé de la santé d'Émilien. Élisabeth s'est alors mise à leur raconter les événements des derniers jours. Elle les informait des activités d'Émilien, de ses différents états d'esprit, de la quantité de morphine qu'il ingérait.

Émilien les observait. Il hochait la tête, souriait lorsqu'il s'est mis à crier, à hurler :

Écarte-toi, calvaire! Regarde! Regarde-la! Elle est sortie de la dépense. Élisabeth! Le balai! Vite! Apporte-moi-le, calvaire! Bougez-vous un peu les fesses. Elle est après monter les escaliers. Clément! Apporte la bombe ou ben... apporte quelque chose, calvaire!

Il s'était levé brusquement en vociférant contre Élisabeth, puis

contre tous ceux et celles qui se trouvaient sur son chemin. Il paraissait affolé. Il courait de côté et d'autre en écartant les uns, en insultant les autres. Il ouvrait tour à tour la porte de la salle de bain et celle de la garde-robe. Il soulevait les couvertures et s'agenouillait dans le but de regarder sous le lit. Il s'est aussi mis à parcourir la pièce à quatre pattes. Il recherchait une souris, probablement celle qui l'avait effrayé quelques jours après qu'ils aient emménagé dans la rue Sérénité... il y a plusieurs années.

Ils ont été d'abord ahuris, incapables de réagir, puis quelques-uns se sont mis à rire (un rire contenu) de la situation. D'autres se sont mis à dire qu'il n'y avait pas de souris, mais personne n'a tenté d'arrêter Émilien ou de le persuader qu'il était à l'hôpital et non... Peut-être parce qu'ils étaient encore sous l'effet de la surprise ou peut-être... du respect... une forme de respect... peut-être parce qu'ils ont eu du respect envers ce père, ce grand-père qui...

Émilien s'est rassis aussi subitement qu'il s'était levé. Il a, pendant un instant, paru troublé comme s'il se rappelait la scène qui venait de se dérouler, puis il a souri (Émilien avait oublié).

Les banalités ont de nouveau occupé la conversation. L'événement était clos, pas plus ni moins important qu'un autre événement. En fait, ils n'avaient tout simplement pas envie de revivre la scène (quoi qu'ils disent, ils ont tous été touchés). Ils l'adorent.

Jour 11

La pièce n'est éclairée que par la lumière qui pénètre par l'entrebâillement de la porte – lumière qui provient des différentes lampes qui décorent le couloir de l'hôpital. L'un après l'autre, Émilien et Élisabeth se sont endormis. Il est allongé sur le dos, les bras appuyés sur le ventre. À présent, même endormi, il paraît épuisé. D'énormes cernes entourent ses yeux. Il a le teint... il semble de plus en plus vert. Son souffle... son souffle est désormais incroyablement long, incroyablement inquiétant. Par moments, il est même bruyant. Il devient de plus en plus difficile de dormir.

Jour 12

Son système ne tolère pratiquement plus d'aliment solide.
Depuis hier, ses repas se composent de bouillons, de soupes, de jus.

Il ne se lève plus, ne parle plus ou presque plus.

Un tas d'appareils utiles ornement le mur situé tout juste derrière
lui.

Jour 13

Aujourd'hui, il a pris Élisabeth pour sa fille.

Il allait bien. Il parlait... il était même loquace. Au déjeuner, il a ingéré la moitié d'un bol de gruau (plus ou moins épais, mais...), puis il s'est mis à tenir des propos complètement... :

On ne se grève pas suffisamment. Toi itou, ma fille.
Tu passes la porte avec presque rien sur le dos.
L'automne est cru sans bon sens. Il ne faut pas avoir
honte de porter son capot. Regarde! Regarde-moi!
Je suis condamné au lit. Dehors, il y a ben de l'ouvrage qui m'attend.

Il s'est adressé de cette façon à Élisabeth pendant une bonne vingtaine de minutes. Ensuite, il a prétendu être fatigué. Il s'est endormi.

Jour 14

Émilien dort. Il dort depuis ce midi. Il est 19 h.

On vient d'augmenter la dose de morphine.

Jour 15

Émilien ne va plus uriner à la salle de bain. Une sorte de sac en matière plastique déguise le côté droit de son lit. À vrai dire, Émilien ne fait pratiquement plus rien par lui-même . Il ouvre les yeux une fois toutes les... Il...

Jour 16

Cela fait plus de trois jours qu'Émilien est dans un état... il dort, dort et dort encore.

Au contraire, Élisabeth ne dort plus. Elle a un air effroyable. Ses yeux sont aussi cernés que ceux d'Émilien. Son teint est... Son rimmel et son fard n'arrivent tout simplement plus à camoufler les nuits blanches, la douleur qui se sont incrustées sur son visage. Il faut absolument qu'elle prenne l'air, qu'elle sorte de cet... Un prêchi-prêcha sur – Tu as besoin de dormir. Élisabeth! Regarde-toi! Tu as un air horrible! Sors! Arpente le stationnement de l'hôpital ou... mais sors de cet hôpital! Élisabeth! Pour Émilien... – lui ouvrirait probablement les yeux.

Elle a perdu du poids.

Jour 17

Tout le monde y était (ou... tout le monde y était). Les petites-filles avaient laissé leur copain un moment. Les petits-fils avaient rangé leur motocyclette. Certains étaient assis sur des chaises...

Ils ont l'air... Ils chuchotent. Ce n'est plus l'endroit pour parler de la pluie et du beau temps. Ce n'est plus l'heure des plaisanteries. Ce n'est plus le moment de croire que son père est le plus fort. Nous en sommes là! Ils ont l'air triste.

Il lui reste un, deux, peut-être bien cinq jours. Tour à tour, ils s'asseyent sur le lit. Ils lui tiennent la main un instant, lui touchent le visage ou lui murmurent un mot, une phrase à l'oreille.

Leur visite s'éternisait. Comme si personne n'osait être le premier. Le premier à se lever, à se diriger vers la porte, à dire aurevoir. Il y avait un je-ne-sais-quoi dans l'air. Un je-ne-sais-quoi qui ressemblait étrangement à une fin. C'était sans doute la dernière fois qu'ils étaient tous réunis. Oh! Oui! Ils s'aiment! Même ceux et celles qui se regardent de haut ou de travers, même... inconditionnellement, tendrement, fraternellement, amicalement, énormément... à leur façon, ils s'aiment.

Aujourd'hui, dans cette pièce minuscule, pleine à craquer,
flottait une odeur d'amour.

Jour 18

Il dort. Son corps est froid, l'extrémité de ses doigts est terriblement froide. Il est allongé sous un tas de couvertures. Pourtant, son corps demeure froid. Il semble que la température de son corps descende lentement, lentement, lentement.

Jour 19

Émilien souffre énormément. Son souffle (incroyablement long) ressemble de plus en plus à un râle, un râle profond. Il gémit, se tord de douleur. Cela devient insupportable... pour lui, pour Élisabeth et...

Jour 20

Verdâtre! Cela paraît, sans doute incroyable, mais Émilien a le teint verdâtre. On croit qu'un... que vers la fin... la coloration de la peau (coloration, teint ne sont pas des termes qui conviennent).

Verdâtre! Qui tire sur le vert! Oui! Pourtant, on ne peut pas dire qu'il s'agisse d'une coloration ou... C'est davantage un effet, un résultat... un résultat fatidique!

Jour 21

Élisabeth ne le quitte plus même pour... ce serait erroné d'inscrire qu'elle ne va plus à la salle de bain. Par contre, lorsqu'arrive ce moment, ce moment où elle doit absolument se rendre à la salle de bain, elle semble toujours anxieuse, effrayée, morte de peur à l'idée qu'il puisse... pendant qu'elle...

Elle ne dort plus. Le prêchi-prêcha sur... ne la convainc plus de sortir. Tant pis les cernes! Tant pis l'air effroyable! Elle ne lui lâche plus la main. Il lui arrive encore de la retourner dans tous les sens et même d'examiner le corps d'Émilien. Elle ne cherche pas une égratignure. Il semble plutôt qu'elle le cherche. Cherche Émilien dans chacun de ses traits. Cherche à se rappeler, à coller dans son album mnémonique tout ce qui lui est arrivé, tout ce qui le concerne et tout ce qui concerne leur vie commune : plus de cinquante ans.

Jour 22

Fils et filles se succèdent au chevet d'Émilien.

Son état est... La morphine n'a plus... et son médecin prétend qu'une autre dose... et bien qu'Émilien...

Jour 23

Exténuée, les rigoles recouvertes d'eau (d'eau bonne ou de d'eau mauvaise... non, c'était une eau lourde, pesante). Exténuée, les rigoles recouvertes d'eau, Élisabeth a prié le médecin d'augmen...

Jour 24

8 h 19. Elles lui tenaient la main. Elles se sont regardées. Ses mains étaient froides, plus froides que... L'extrémité de ses doigts prenait lentement une (teinte) bleue. À ce moment, il était drôlement beau, Émilien! Il était magnifique! Ses gros traits reposés! Sa bouche! Il souriait! Il souriait! c'est certain!

Son torse s'est soulevé une dernière fois. Elle a croisé les bras dans les airs, puis elle a pleuré.

Jour 25

La chambre est vide... vide de lui... vide de maux...

Les mots. Les maudits maux. Des maux hypocrites. Des maux qui laissent croire. Les gros mots. Les mots font peur à voir. Des mots énormes. Des mots prêts à sauver une vie, mais des mots aussi... des mots qui ont aussi peur... peur des maux. Les mots font beaucoup de bruit... les maux ne font jamais de bruit pour rien. Les mots trompent. Les maux trompent énormément... Ils trompent comme... je trouve.

PARTIE THÉORIQUE

AIGUILLE-ÂGE

Aiguille-âge

Aiguille-âge est une suite de tentatives... réussies bien évidemment. Une tentative de recréer un langage enfantin, de donner un ton naïf à une écriture aguerrie (la mienne). Pour y arriver, il fallait, entre autres, une structure qui réponde à la spontanéité, l'imprévisibilité de ma jeune narratrice : le tableau.

Une tentative de recréer un univers intimiste, un univers maladif, un univers qui s'écroule. Le journal permettait le ton intimiste et permissif – le ton recherché pour mon sexagénaire atteint du cancer des os. Une désorganisation (sémantique et syntaxique) offrait enfin la possibilité de faire transparaître la détérioration de la santé d'Émilien.

Une tentative de diriger naïveté et sagesse vers un certain équilibre, de les faire passer au travers de... sans trop de...

La structure

J'ai voulu donner au récit une structure désordonnée. Une structure qui répondrait à la narration d'une enfant curieuse, vive, mais consciente ainsi qu'à celle d'un grand-père ébranlé par le cancer des os. Une structure qui allie le journal intime et le tableau.

Le tableau

Aline est spontanée, alerte, imprévisible... comme le tableau est fréquemment l'effet d'un acte naturel, instinctif. ...comme il peut être conscient de ce qu'il met en scène. ...comme il est vif, sincère. ...comme le tableau chevauche les époques. ...comme il éveille en nous mille et un souvenirs qui pèsent sur notre plaisir ou sur notre affliction. ...comme il/elle expose une scène, un événement figé dans le temps. ...comme il évoque l'artiste, l'enfant par un coup de pinceau marqué, un style défini ou un trait récurrent... les grands-parents.

Le tableau "allègre" la diégèse. Il permet une suite plus lourde, sombre.

Le journal intime

Émilien est un homme terre à terre. Un homme ébranlé *sans bon sens* par le cancer des os. Un homme qui a besoin... "*En réalité, c'est la première fois que j'écris... que j'écris comme ça... comme pour me faire du bien*". Ce type de monologue ne pouvait se faire que par l'entremise du journal intime.

L'ordre chronologique des événements n'est pas une caractéristique essentielle du journal intime. Ira Progoff, dans Le journal intime intensif¹, souligne plutôt l'importance du journal intime en tant qu'instrument fondamental pour la croissance de l'individu, c'est-à-dire un instrument qui lui permet *comme de raison* de progresser. Par exemple, le journal donne au narrateur du Libraire², la possibilité de vaincre son ennui :

Une fois expédié mon petit déjeuner, je n'ai plus rien à faire. Alors je rédige ce journal. Dire qu'il m'a fallu quatre dimanches d'ennui nauséeux avant d'y penser. Enfin, c'est passé. Inutile d'y revenir. Jusqu'à présent, ce journal a été efficace. Pourvu que ça continue ; que je trouve quelque chose à dire...³

Écrire devient ensuite un besoin, une envie de s'exprimer, une sorte d'épanouissement moral : "En un sens, je regrette que ce journal soit terminé⁴".

¹ Ira Progoff (1984), Le journal intime intensif, Canada, Les Éditions de l'Homme, 360 p.

² Gérard Bessette (1993), Le libraire, Canada, Éditions Pierre Tisseyre, 143 p.

³ Le libraire, 1993, p. 52.

⁴ Ibid., p. 143.

Aline fournit à son grand-père une occasion de passer au travers de la maladie :

Pendant deux ou trois heures, elle reste le nez collé à la plume et ne le relève que pour reluquer dans ma direction. Depuis un mois, Aline s'assoit à cet endroit chaque fois que la température le permet. C'est d'elle que m'est venue l'idée d'écrire.

Plus qu'une occasion, c'est une alternative à la médication. Émilien consomme des mots. Émilien est dans un état de dépendance. La médication, soutenue par cet état de dépendance, arrive alors à prolonger l'échéance, éloigner la mort :

L'écriture était devenue un besoin. [...] Certains jours, je prenais la plume à moitié vidé de mon souffle, à moitié mort. [...] La page! Pas de maux qu'elle se remplissait. La page! La page se remplissait d'os, de mes os. La page se remplissait de moi. Comme le cancer se nourrissait de mes os, je me nourrissais des mots. [...] Moi, calvaire, je tentais de demeurer en vie.

Au niveau narratif, le journal permet de mettre en scène un "je" intimiste - un monologue intérieur beaucoup plus qu'extérieur :

Aujourd'hui, je me sens bien. Il y a des jours où... Le cancer est amarré à ma carcasse. Il est là pour rester. Je le sais. Il n'est plus question de rémission. Il n'est plus question de dériver. Il est là. Il est ben là. Houleux. Ravageur d'os. Carnassier. Anéantisiteur de vie.

La forme fixe convie ainsi à l'abandon, c'est-à-dire que l'auteur doit être paré à abdiquer en faveur du narrateur. D'où l'intérêt d'assigner au narrateur un vocabulaire qui lui est propre, une écriture qui lui

est propre (*caractère différent*). Un "je" intimiste, mais aussi permissif :

Calvaire Élisabeth! Je suis encore capable de me rendre sur le lot tout fin seul. Apparence que je suis assez vieux pour me débrouiller. Ben assez vieux! Calvaire! Écoute-moi. Je te parle. [...] Non! Ferme-la! Calvaire! Je suis tanné. Je suis ben tanné d'avoir tout un chacun sur le dos à longueur de journée ; de voir juste de la peur, de la maudite peur dans vos yeux. Moi itou, j'ai peur!

Le journal autorise le défolement beaucoup plus qu'une autre forme fixe ou... c'est-à-dire que ces mots ne bénéficieraient pas de la même tolérance s'ils inscrivaient dans un cadre narratif différent.

Contrairement au récit traditionnel, il semble en effet que le journal admette naturellement ce genre de discours puisqu'il exprime généralement ce qui doit être tu. D'ailleurs, cette liberté accordée au journal intime est *tout probable* ce qui a incité Michel Tournier à utilisé cette forme fixe dans Vendredi ou les limbes du Pacifique⁵.

Il lui semblait que les forces nouvelles qui gonflaient ses muscles, cette allégresse printanière [...], toute cette verdure heureuse qu'il puisait au fond de la grotte étaient prélevées sur les ressources vitales de Speranza et diminuaient dangereusement son énergie intime⁶.

Ces propos, tenus par un narrateur omniscient, sont repris par Robinson Crusoé :

Les forces que je puisais au sein de Speranza étaient

⁵ Michel Tournier (1972), Vendredi ou les limbes du Pacifique, France, Editions Gallimard, 282 p., (coll. "Folio").

⁶ Vendredi ou les limbes du Pacifique, 1972, p. 112.

le dangereux salaire d'une régression vers les sources de moi-même. J'y trouvais, certes, la paix et l'allégresse, mais j'écrasais de mon poids d'homme ma terre nourricière. Enceinte de moi-même, Speranza ne pouvait plus produire, comme le flux menstruel se tarit chez la future mère. Plus gravement, j'allais la souiller de ma semence⁷.

Le "Log-book" (ou journal intime) sert essentiellement à donner le point de vue du héros. Un point de vue tout à fait personnel et désinvolte qui n'*adonne* qu'au "Log-book".

Le journal intime autorise, permet, transgresse les interdits. Les propos d'Émilien n'auraient pas eu cette franchise, cette profondeur qui les caractérisent à l'intérieur d'un récit traditionnel. Le journal intime est le moyen le plus sûr d'atteindre le lecteur. Sans doute *itou* le moyen le plus hypocrite : que nous le voulions ou pas, les propos nous touchent.

⁷ Ibid., p. 114.

Mode et Voix

"Le cancer est amarré à ma carcasse. [...] Houleux. Ravageur d'os. Carnassier. Anéantisiteur de vie". En fait, le cancer n'est pas seulement amarré à la carcasse d'Émilien, mais aussi à celle du récit. En retenant l'un, il retient l'autre. Il y a le cancer dont est atteint Émilien et il y a celui, narratif, qui conduit à l'effacement des personnages.

Aline entreprend un récit – récit d'instantanés partagés avec ses grands-parents. Aline, narratrice intradiégétique-homodiégétique¹, a un point de vue intérieur, c'est-à-dire que tout passe par elle, par son regard :

D'abord, on a parlé de choses et d'autres. Je vous jure, on était aussi ennuyants que les adultes. Ensuite, mes parents se sont informés de la santé de mon grand-père. Moi, il y avait bien 2 ou 3 questions que je souhaitais poser à mon grand-père, mais mes parents m'infortunaient. Je perds tous mes moyens de communication en présence de mes parents.

Cette jeune narratrice, naïve, façonnière de mots et touchante, sème un vent de rires, une brise dédramatisante sur le récit. Lorsqu'elle est invitée à partager des moments de solitude (moments de solitude à 3), Émilien est fin prêt à noircir son grand cahier vert. L'histoire d'Aline

¹ Le statut d'un(e) narrateur(trice) se définit à la fois par son niveau narratif (extra- ou intradiégétique) et par sa relation à l'histoire (hétéro- ou homodiégétique). Les deux types de récit et les niveaux narratifs sont expliqués en annexe.

et de ses grands-parents devient celle d'Émilien, d'Élisabeth et de leur petite-fille.

Ce changement de point de vue (tout passe maintenant par le regard d'Émilien) apporte une certaine profondeur. Il rend au cancer ce qui appartient au cancer, c'est-à-dire son contexte dramatique : ses hauts, ses bas, ses crises, ses déchirements. Émilien, narrateur intradiégétique-autodiégétique, donne un ton intimiste à la diégèse, ajoute une touche d'intensité. Émilien soulève un vent de panique, de tristesse :

Je me suis appuyé au camion une couple de secondes.
Je n'avais presque rien sur le dos. Pourtant, j'avais chaud, puis j'avais soif ! J'avais soif sans bon sens !
J'ai saisi le boyau d'arrosage. Je me suis aspergé le visage, puis j'ai pris quelques gorgées d'eau ben froide.
J'ai voulu me remettre à l'ouvrage, mais mes jambes ont cédé.

À son tour, Émilien est contraint d'abandonner l'écriture : "Je suis contraint à mourir, à mourir au front". Aline, alors âgée de dix-neuf ans, reprend la narration interrompue. Par contre, cette fois nous ne sommes pas admis à connaître ses pensées ou ses sentiments. Elle a un regard extérieur, un regard qui décrit simplement ce qu'elle voit, un regard qui présume :

Ce matin, Émilien est exténué, éreinté par la nuit dernière. Parallèlement, il semble... il semble bien. Il sourit. Il tente d'engager la conversation, de... Il est plus gai, plus animé que les jours précédents.

Aline adopte l'attitude du spectateur prenant ses distances avec l'action dramatique si bien que nous ignorons qu'elle est au chevêt d'Émilien, qu'elle se trouve dans cette "maudite bâtisse blanche" : "Les murs étaient blancs. Les draps étaient blancs. Les taies d'oreiller étaient blanches. Tout était blanc". Un éloignement marqué, entre autres, par la troisième personne, les verbes impersonnels "sembler" et "paraître", la locution verbale "avoir l'air" et les points de suspension. Une distanciation dont nous avons également besoin. Émilien crée une tempête d'émotions. Une tempête trop violente pour qu'elle souffle jusqu'à la toute fin. Cette nouvelle perspective amène un presque calme – un calme souhaité.

Ces va-et-vient de mode et de voix érigés par le cancer équilibrent la diégèse : naïveté, sagesse, bouleversement, "presque" apaisement.

Le cancer est le mécanisme de la narration, il la fait fonctionner. D'abord, il agit comme un incitateur. Il incite à partager des moments de solitude. Il incite à conclure, puis il génère le journal intime. Il crée un besoin ou un manque qui est comblé par l'écriture. Il fait entrer le journal en concurrence avec le tableau. Le tableau maintenait un récit. Le journal, par un surcroît d'expressivité et un ton intimiste, déconstruit, brise le récit. Le journal finit en quelque sorte par absorber le tableau comme le cancer finit par absorber le journal, à mener à l'éradication des personnages : de l'enfant, du

grand-père à moitié mort, de l'enfant-adulte. La narration s'éteint avec la mort du grand-père. La narration se met en marche et cesse "grâce" au cancer. "Le cancer est aussi amarré à sa carcasse. [...] Houleux. Ravageur de mots. Carnassier. Anéantisiteur de récit".

Détérioration et Désorganisation

Le journal débute à l'instant où Émilien découvre qu'il est atteint du cancer des os. Le cancer suit la progression du journal, c'est-à-dire qu'il évolue ou stagne ou... selon que les pages sont tournées ou remplies. Un renversement se produit en cours de rédaction. Désormais, c'est l'écriture d'Émilien qui obéit aux fluctuations de la maladie. La détérioration de la santé d'Émilien engendre une désorganisation de l'écrit. Une désorganisation qui s'opère au niveau sémantique ainsi qu'au niveau syntaxique.

Désorganisation de l'écrit au plan sémantique

Nous percevons, dès Novembre 1987, un changement dans le ton. Le texte s'assombrit. Parfois, les mots attristent, ravagent. D'autres fois, ils agressent. C'est d'ailleurs à partir de ce moment qu'Émilien emploie la métaphore filée. Qu'elle soit théâtrale, guerrière ou maritime, la métabole connote invariablement le combat intérieur (physique et psychique) que livre Émilien :

Le cancer est amarré à ma carcasse. [...] Il n'est plus question de dériver. Il est là. Il est ben là. Houleux. Ravageur d'os. Carnassier. Anéantisiteur de vie. Il y a des jours où il déferle sur mes os, m'entraîne avec lui, me secoue d'une jambe à l'autre, d'un bras à l'autre. Il y a des mauvais jours!

La métaphore maritime souligne le caractère tempétueux de la maladie. Émilien se bat contre vents et marées.

Comme les os...

Le texte croule de plus en plus sous les...

- points de suspension qui marquent l'hésitation : "Je me rends sur le lot et je reviens... Je reviens Élisabeth... Je reviens quand je l'aurai décidé".

- répétitions qui s'enchaînent : "Faire le point! Faire le point! Le point! Le plein de vide. De vider la place. La place pleine de maux. De maux terribles. Besoin de remplir. De remplir itou".

- répétitions qui s'échelonnent (périodiques). Par exemple, Émilien écrit à deux reprises : "Line (c'est comme ça que je me plais à l'appeler)".

- répétitions nettes (faciles) : "Un infarctus il y a six semaines six semaines".

La morphine amène la confusion – confusion de mots (Émilien substitue les "fraises" aux "bleuets"), d'événements (un événement découle d'un autre). Mai 1995 est le reflet parfait du désordre psychique dont est victime Émilien :

Son va-et-vient continu entre la cuisine et la chambre à coucher. Comme la pendule d'une horloge son vol-au-vent. Crème de légumes et va-et-vient garni d'une sauce aux oeufs au menu ce midi. Délicieux le va-et-vient. Tout ce que fait Élisabeth est vicieux.

Émilien remplace un mot par un autre. Involontairement. Nous dirions presque un lapsus. Presque. En fait, la plupart des distorsions

sémantiques et syntaxiques sont le résultat de ce désordre "morphique".

Désorganisation de l'écrit au plan syntaxique

La désorganisation syntaxique apparaît plus tard. Elle est d'abord introduite par Émilien :

Je suis ben paré à le faire. Faire le point. En revanche, je ne suis pas paré à le mettre Mettre le point
Pas encore [...] Mette le point Faire un point Un beau
gros point ben rond Un point au bout de ma vie Ce
genre de point là, ça ne se met pas aussi sec Non
Calvaire

Émilien refuse de mettre le point final à son existence. Son esprit combatif s'acharne contre la maladie.

Les distorsions syntaxiques sont ensuite le contrecoup de l'épuisement ou de la morphine. Le texte pullule de...

- inversions : "Line est entrée avec une couple de vieux seaux de plastiques, des bras pleins les seaux" et "La dernière fois que la plume me prend".

- phrases courtes, inachevées : "S'agitent... S'agitent sans arrêt ces. Tenir compagnie aux enfants le dimanche après-midi". Quelques pages se composent de mots, de syntagmes disposés l'un au-dessous de l'autre.

- phrases entrecoupées : "Je perds les J'ai des étourdissements. pédales".

- lettres absentes (oralité) : "J'sentirai" et "Heureux, heureux d'avoir toute ma tête aujourd'hui pis [...]".
- mots absents : "Tout probable je suis blanc itou, [...]".

...les mots s'effritent.

J'suis resté
 La dernière fois
 L'ambulance
 Me prend
 Que la plume
 S'en vient
 Rangé mon cahier dans
 Beau
 Lieu

Émilien termine sa narration à bout de souffle... à bout de mots.
 La fine mort approche.

Écriture apprentie/Écriture aguerrie

Lorsque j'ai envisagé de déléguer la narration à une enfant de huit ans, je me suis demandé s'il me serait possible de recréer un langage enfantin, puis... Aline s'est accablée de ma plume et en l'espace de... plusieurs mois, le Cahier Bleu était rempli à ras bord de mots enfantins et... aguerris. Cependant, pour arriver à recréer, reproduire, imiter un langage ou... il faut avant toute chose cerner, circonscrire, définir ce langage – un langage issu directement de la bouche des enfants.

Qu'est-ce qui caractérise un langage enfantin? Dans une étude parue en 1975¹, Rachel Desrosiers démontre que la créativité verbale chez les enfants est d'essence formelle, qu'elle tient à la façon d'exprimer les choses et non aux choses elles-mêmes. L'analyse de plus d'une centaine de textes d'enfants âgés entre cinq et douze ans lui a effectivement permis de constater que les enfants recouraient spontanément au jeu des figures et ce, sans connaître les différents procédés de rhétorique. L'enfant invente des formes nouvelles, des agencements inconnus. Il emploie toute une rhétorique qui semble être, comme le mentionne Madame Desrosiers, "la véritable sémantique du langage enfantin".

¹ Rachel Desrosiers (1975), La créativité verbale chez les enfants, Paris, Presses Universitaires de France, 239 p.

Est-ce que Aline et Mohammed, le jeune narrateur de La vie devant soi², recourent aux figures de rhétorique? Ici, il convient de prendre connaissance des annexes 1 et 2. L'annexe 1 est une liste, qui ne prétend pas être exhaustive, des figures de rhétorique (ou métaboles³) relevées dans Ça fait que je chante, le premier des 15 tableaux constituant la narration d'Aline. L'annexe 2 est l'analyse d'un passage de La vie devant soi ; analyse des métaboles et des figures liées à l'organisation du texte (la morphologie). L'oeuvre de Romain Gary servira de point d'appui, c'est-à-dire que son écriture (celle de Mohammed) viendra corroborer celle d'Aline (la mienne).

Selon Madame Desrosiers, C'est d'abord l'ensemble des figures utilisées, et non telle ou telle figure prise isolément, qui caractérise la créativité verbale chez les enfants. En moyenne, ils ont employé huit métaboles (nous parlons de métaboles différentes) et quatre figures au plan de la morphologie. Mohammed et Aline se servent respectivement de douze métaboles, de trois et de six figures liées à l'organisation du texte (l'enchâssement, la répétition, le gros plan, la coordination baroque, le rythme et la césure). L'enchâssement, forme empruntée par le récit, consiste à commencer et à terminer un texte (un tableau) par le même motif (la chanson) alors qu'à l'intérieur d'autres anecdotes sont relatées (celles des fourmis et de l'ours). Il

² Romain Gary (Émile Ajar) (1975), La vie devant soi, Paris, Mercure de France, 273 p., (coll. "Folio").

³ Le Groupe μ appelle "métabole" toute espèce de changement d'un aspect quelconque du langage.

arrive que le déroulement de l'action entraîne une répétition, par exemple la chanson "C'est Lorette et Piton...". Le gros plan, procédé rendu familier par le cinéma, amène une certaine déformation des proportions habituelles du récit. Aline s'attarde aux rides de la grand-mère. Le dénombrement des bûches et des fourmis est une coordination baroque (le réel en contradiction avec les habitudes). Le recensement de la population fourmillante est inhabituel. La répétition et la césure rythment le récit :

1	2
1 Un sillon.	Des rigoles.
Un sillon grugé par le temps,	Des rigoles recouvertes d'eau.
2 mais un beau sillon.	D'eau bonne
Plein d'un rire chaud.	ou d'eau mauvaise.

La césure ou la limite des syntagmes⁴ marque le rythme – rythme binaire, qui procède par groupe de deux temps. Paradoxalement, la répétition⁵ accélère la cadence sans doute parce qu'elle est le résultat d'une certaine frénésie, d'une envie incroyable de dire, de raconter, d'un amour.

Rachel Desrosiers souligne que les figures les plus communes se regroupent autour des fonctions de répétition, de coordination et de versification. Chacune d'elles se retrouve dans les écrits d'Aline et de Mohammed. Il y a d'abord l'antanaclase, le pléonasme et la répétition proprement dite (fonction de répétition). Les répétitions sont

⁴ En prose, la virgule correspond toujours à une césure. Le point qui termine "recouvertes d'eau" joue aussi le rôle d'une césure.

⁵ Une anaphore : répétition d'un mot en tête de plusieurs phrases.

généralement l'indice de la pauvreté du vocabulaire ou encore l'effet d'une intensité émotive :

Dans le camion à mon grand-père, on a mis 75 bûches.
Je les comptées. À 8 ans, on sait compter. 75 bûches
et 6 fourmis. [...] Ce qui qu'en plus de décharger les 75
bûches, il faut s'assurer de décharger les 6 fourmis,
mais elles, on ne les met pas dans le sous-sol comme
les 75 bûches, on les tue.

À 8 ans, Aline sait compter. L'itération "75 bûches et 6 fourmis" dénote l'importance que cette action, cet apprentissage revêt pour elle. L'anaphore, l'ellipse et la coordination baroque sont classées parmi les figures de coordination. Finalement, le rythme et la césure ont trait à la fonction de versification. Bien qu'elles soient nombreuses, les figures liées à cette fonction ont peu d'impact sur la structure de la créativité verbale. Elles sont, avant tout, des enluminures, c'est-à-dire des éléments qui mettent en relief les figures de base, les métaboles.

La fréquence de la métaphore et de la comparaison dans les textes analysés par Madame Desrosiers montre bien que l'analogie est au service de la créativité. Le premier des quinze tableaux constituant la narration d'Aline comporte à lui seul cinq métaphores et deux comparaisons métallogiques. Ces métaboles ne sont pas essentielles, mais là où elles présentent une qualité particulière (la qualité d'une figure s'apprécie d'après son originalité), elles sont des ingrédients créatifs de premier choix.

La métonymie servant à soutenir une atmosphère, à créer un climat particulier est couramment employée. Mohammed en use dans "c'est la première chose que les personnes regardent". Cette métonymie est le produit d'une familiarité du monde de l'adoption (monde de l'imprécision...). Ironiquement, cette familiarité crée une certaine froideur, une certaine distance entre le narrateur et le lecteur. Étranger au monde de l'adoption, le lecteur risque d'ignorer à quelle référence renvoie le substantif "personne". Heureusement, cette barrière disparaît avec l'utilisation de la syllepse (le narrateur semble s'adresser au lecteur).

Rachel Desrosiers écrit :

Nous n'insisterons jamais trop sur cette réalité fondamentale : la source commune des figures les plus courantes dans les textes d'enfants n'est pas la connaissance théorique du mécanisme des figures, mais la psychologie enfantine elle-même⁶.

Pour appuyer ce qu'elle dit, Madame Desrosiers expose les fondements psychologiques des deux figures les plus typiques de l'écriture enfantine : la personnification et la coordination. Chez les enfants de plus de huit ans, la personnification est un acte conscient, un effort pour percer le mystère des choses, une tentative pour sortir d'une démarche réglée par la logique et un moyen de dépayser le réel. Les enfants ont recours à cette figure "comme à une espèce de médium

⁶ La créativité verbale chez les enfants, 1975, p. 178.

accordée à leur psychologie enfantine⁷". Ni l'extrait tiré de La vie devant soi ni le tableau intitulé Ça fait que je chante ne renferment de personnification. Pourtant, elle est bien utilisée par nos jeunes apprentis (es). À la page soixante-seize de l'oeuvre de Romain Gary, nous lisons : "Le plus grand ami que j'avais à l'époque était un parapluie nommé Arthur que j'ai habillé des pieds à la tête". Mohammed fait d'une chose inanimée (le parapluie) un personnage réel (il le vêt comme il le ferait pour un enfant, lui donne un prénom). Dans le but de faire rire, il va à l'encontre des lois, de la logique : "C'était pas tellement pour avoir quelqu'un à aimer mais pour faire le clown" et "je me dandinais, je dansais avec Arthur (La vie devant soi, p. 76-77)". Dans Après, Aline attribue à un arbre une action (sourire) généralement réservée aux êtres humains. Cette personnification est pour elle une façon d'échapper à la réalité (la maladie de son grand-père) et lui permet de croire que tout est encore possible (si l'arbre sourit...).

La coordination, quant à elle, s'efforce de dire l'émerveillement, l'imprévisible. La logique de l'enfant ignore les limites du vraisemblable et de l'invraisemblable. Ainsi, l'enfant est souvent surréaliste dans ses associations. Aline joint "débordement intestinal" et "orange" : "ça effluve drôlement de tous côtés, puis je vous jure, ça coupe l'envie de manger des oranges (Tenez vous-le pour dit!)". L'enfant a une propension à la discontinuité. Mohammed passe

⁷ Ibid., p. 180.

régulièrement d'un sujet à l'autre. Sa narration est parsemée d'ellipses. "Pour l'enfant, la discontinuité, l'absence de subordination des éléments entre eux, c'est l'option pour la vie⁸".

Si actuellement il semble que nous puissions recréer un langage enfantin, il faut aussi admettre qu'il est impossible de reproduire "entièrement" cet univers dans lequel l'enfant s'exprime. Des traces, des empreintes "de gros souliers de boeuf", l'auteur en laisse échapper.

Habituellement, l'enfant choisit un titre qui est en rapport direct avec le sujet de son histoire ou bien qui est carrément un bout de phrase tiré de sa diégèse (l'une de ses paroles). Par exemple "La feuille et l'enfant" relate la rencontre d'une feuille et d'un enfant. "La vie devant soi" n'est certainement pas un titre imaginé par notre jeune narrateur. D'une part, parce que ces mots ne sont pas sortis de sa bouche. Mohammed aurait opté pour "La vie devant moi" ou encore "La vie, ça pardonne pas". D'autre part, parce que ce titre n'est pas directement lié au sujet de l'histoire. Dans le cas contraire, un titre tel que "Madame Rosa et moi" ou " ...Madame Rosa" illustrerait l'oeuvre de Romain Gary. "Comme les éléphants" est bien d'Aline – de l'adulte qui a pris un "coup de pieux".

Le terme "inadopté" a pu provenir d'une faute commise par

⁸ Ibid., p. 181.

Mohammed comme ceux du même genre rencontrés dans "Le Cahier Bleu". Cependant, à chaque fois, le terme "fautif" semble irrémédiablement faire les frais d'une contamination contextuelle. Par exemple "inadopté" est employé dans un contexte où il est question d'adoption et "importée" (pour importante) dans un contexte où il est question d'une immigrante. Alors, "inadopté", "importée", "état d'habitude" (pour état d'hébétude), "incontinence" (pour inconscience)⁹ et autres "contaminés" seraient plutôt des jeux de mots de l'auteur.

Il arrive qu'un nom, un verbe, un adjectif ne convienne pas au langage enfantin. Lorsque Mohammed, qui n'a pas fréquenté l'école, utilise un nom comme "rombière", il est normal de croire que l'auteur se tapisse derrière lui. D'autant plus que des erreurs telles que "pantalon bouffé" (pour pantalon bouffant) et "il était confusé" (pour il était confus) émaillent l'oeuvre de Romain Gary. Dans ces conditions, il semble improbable que Mohammed se soit servi du mot "rombière" (j'avoue qu'ici le dictionnaire m'a été d'un précieux "consulte").

Les expressions! Ou bien elles sont jolies : "J'ai marqué ce jour-là d'une pierre blanche parce que c'était une jolie expression (La vie devant soi, p. 173)" ou bien les observations de nos jeunes apprentis (es) montrent qu'ils ignorent le sens des expressions qui "égayent"

⁹ Exemples pêchés dans la narration d'Aline et celle de Mohammed.

leur narration : "Je me suis assis dans l'escalier et j'ai pleuré comme un veau. Les veaux ne pleurent jamais mais c'est l'expression qui veut ça (La vie devant soi, p. 133)" et "Elle était bizarrement vêtue. C'était lundi. Pourtant, elle portait son habit du dimanche (Une visite importée)". D'un autre côté, des expressions comme "la fin des haricots" ou encore "manger à l'oeil", qui ne sont ni expliquées ni splendides, siéent parfaitement à la narration... à moins que se soit au langage aguerri?

Il existe une écriture apprentie (naïve et spontanée) comme celle d'Aline, de Mohammed, d'un enfant. L'enfant obéit à un besoin. "Il écrit sous la poussée de l'instinct beaucoup plus que sous la dictée d'un art maîtrisé¹⁰". Aline dirait probablement : "On débute dans le métier". Parallèlement, il existe une écriture aguerrie, c'est-à-dire forgée par l'expérience, réglée par les conventions – une écriture comme la mienne ou celle de Romain Gary. Le scripteur aguerri "est soucieux de l'oeuvre à produire, d'où chez lui la structuration qui doit garantir la permanence¹¹". L'âge est vraisemblablement le seul écart qu'il puisse y avoir entre une écriture apprentie et une écriture aguerrie.

...puis Aline s'est accaparée de ma plume et nous sommes parvenues à recréer un langage enfantin. Mon exposé et les diverses

¹⁰ La créativité verbale chez les enfants, 1975, p. 185-186.

¹¹ Ibid., p. 185.

analogies mentionnées lors de l'analyse du passage de La vie devant soi (entre notre jeune narrateur et l'enfant) le démontrent bien. Un exposé qui lie d'abord un langage "véritable" (celui d'enfants qui ont fait l'objet d'une étude réalisée par Madame Rachel Desrosiers) et un langage créé de toutes pièces. Ensuite, deux écritures (la mienne et celle de Romain Gary ou celles d'Aline et de Mohammed) qui ont en commun l'emploi de figures de rhétorique dont celles relatives aux fonctions de répétition, de coordination et de versification. Enfin, deux écritures qui s'emprennent de la personnification et de la coordination.

Sans lois ni principes externes, quand le milieu de vie est riche, les enfants rejoignent, par la force d'un instinct sûr, les figures, les élans et les harmonies de base sur lesquels la rhétorique s'est constituée¹².

¹² Ibid., p. 185.

À propos de...

L'écriture apprennie **se définit par sa capacité à mettre en scène des figures de rhétorique**, mais aussi par ce qui la distingue de l'écriture aguerrie. Par exemple, la phrase courte rappelle cette manière pressée qu'ont les enfants de parler ; la phrase longue cette manière inlassable qu'ont les adultes de discourir. La répétition souligne la désinvolture et le sans-gêne de l'enfant ; la synonymie l'embarras incessant de l'adulte. La forgerie et le mot-valise mettent à profit l'inventivité de l'enfant ; la rareté et le mot scientifique le snobisme de l'adulte. L'oralité...

Je me suis amusée à établir un parallèle caricatural entre les deux écritures. Pourtant, comme je le soulignais un peu plus tôt, c'est justement cette préoccupation, cet intérêt (ni embarrassant, ni snobinard – rire) que porte le scripteur aguerri envers l'oeuvre à produire qui lui permet de recréer, de... L'écriture aguerrie **se définit**, entre autres, **par sa capacité à mettre en scène des figures de rhétorique** qui mettent en valeur l'empressement, le sans-gêne, la simplicité, l'inventivité, la spontanéité, le manque de logique de l'enfant.

Selon moi, une écriture apprennie ou un langage enfantin fictif, recréé doit absolument représenter l'univers dans lequel l'enfant évolue. Pour y arriver, tous les moyens (toutes les figures) sont bons.

EN TERMINANT...

Comme les éléphants est issu d'une part de mon imagination (imagination colorée de deux ou trois ou... souvenirs) et d'autre part d'*Aiguille-âge*. *Comme les éléphants* est l'union parfaite (et je pèse mes mots) du fond et de la forme. *Comme les éléphants* est une oeuvre magistrale, cela va sans dire. *Comme les éléphants...* je rigole. Avouez... avouez tout de même... avouez que c'est parf... sup...

BIBLIOGRAPHIE

- BERGERON, Léandre (1980), Dictionnaire de la langue québécoise, Montréal, VLB Éditeur, 574 p.
- BESSETTE, Gérard (1993), Le libraire, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 143 p.
- DESROSIERS, Rachel (1975), La créativité verbale chez les enfants, Paris, Presses Universitaires de France, 239 p.
- DUBOIS, J. et al. (1970), Rhétorique générale, Paris, Librairie Larousse, 206 p.
- GARY, Romain (1975), La vie devant soi, Paris, Mercure de France, 273 p., (coll. "Folio").
- GENETTE, Gérard (1972), Figures III, Paris, Éditions du Seuil, 285 p., (coll. "Poétique").
- PROGOFF, Ira (1984), Le journal intime intensif, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 360 p.
- ROGERS, David (1977), Dictionnaire de la langue québécoise rurale, Montréal, VLB Éditeur, 246 p.
- SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de (1996), Regards et jeux dans l'espace, Canada, Les Éditions CEC Inc., 159 p.
- TOURNIER, Michel (1972), Vendredi ou les limbes du Pacifique, France, Éditions Gallimard, 282 p., (coll. "Folio").

ANNEXES

Annexe 1

Les métaboles¹ dans *Ça fait que je chante*

Tableau des métaboles

<i>Nombre</i>	<i>Métaboles</i>	<i>Extraits</i>
1	calembour	Des rigoles. Des rigoles recouvertes d'eau.
2	comparaisons métalogiques	1. Aujourd'hui, ce sont des ogres. Elles nous mangent. 2. Sa jeune peau vieille vient aussi tordue qu'une mer rageuse, [...].
1	hypallage (ou inversion)	Alors, j'ai pris mon cou à mes jambes.
1	inversion	C'est un Ford 1980, le camion à mon grand-père.
3	métaphores	1. Des rigoles recouvertes d'eau. 2. D'eau bonne ou d'eau mauvaise. 3. Des mers vertes. Deux mers vertes brillantes.
1	métaphore in absentia	Ses yeux, trop bleus, vacillent, une flamme dans un verre d'eau.

¹ Les métaboles et leur description sont empruntées à la Rhétorique générale du Groupe μ . Le tableau de l'annexe 3, tiré du même ouvrage, rassemble un certain nombre de figures appartenant aux quatre grands domaines de métaboles : métaplasmes, métataxes, métasémèmes et métalogismes.

1	métaphore syntaxique	On dirait la première merveilleuse du monde.
1	mot sandwich	Je vais souvent avec eux sur Lelot, [...].
2	néologies	1. Le camion à mon grand-père est "bruiger". 2. [...] mes grands-parents ont confirmé qu'il n'y avait plus l'ombre d'un ours.
4	oxymores	1. Là, c'est de l'eau sèche qui va être bonne. 2. et 3. Sa jeune peau vieille vient aussi tordue qu'une mer rageuse, mais une mer rageuse joyeuse. 4. Ses yeux, trop bleus, vacillent, une flamme dans un verre d'eau.
4	répétitions	Syntagmes répétés : mes grands-parents, 75 bûches et 6 fourmis, un Ford 1980. Mot répété : belles.
1	syllepse	Je suis éliminatrice de fourmis.
1	synonymie morphologique	Un sillon grugé par le temps, mais un beau sillon.

Description des métaboles

"Sillon" est un cas de synonymie morphologique, c'est-à-dire que pour un signifié identique, tous les éléments du signifiant sont supprimés et remplacés par d'autres ou encore à partir d'un même concept, il y a substitution au niveau de la désignation. Ici, "sillon" est un synonyme de "ride".

Les "rigoles" de la seconde ligne sont une métaphore. La métaphore est une modification du contenu sémantique et résulte de l'addition et de la suppression de sèmes. Nous pouvons écrire comme suit la démarche métaphorique : D ---- (I) ---- A. D est le terme de départ (ride) et A le terme d'arrivée (rigole), le passage de l'un à l'autre se faisant via un terme intermédiaire I (fente) toujours absent du discours. Ainsi décomposée, la métaphore se présente comme le produit de deux synecdoques, I étant une synecdoque de D et A une synecdoque de I. Cette métaphore est la première d'une série de trois : elle donne naissance à la seconde et ainsi de suite. Alors :

D ---- (I) ---- A

Rires/pleurs -- agréable/désagréable -- Eau bonne/mauvaise
Yeux pleins de larmes -- eau salée -- mer

Les "rigoles" sont également le fruit d'un calembour : à travers la similitude des signifiants, c'est la disparité des signifiés qui fonde la métabole. "Rigole" a évidemment le sens de "ride", mais peut aussi avoir celui de "rigoler" (sujet de ce tableau).

"L'eau sèche" est un oxymore : contradiction entre deux mots voisins, généralement un substantif et un adjectif. La contradiction est absolue parce qu'elle a lieu au sein d'un vocabulaire abstrait, où la négation a cours. Autres exemples : "jeune peau vieille", "mer rageuse joyeuse", "une flamme dans un verre d'eau".

Dans le domaine des Métataxes, la suppression-adjonction complète peut revenir à remplacer un élément (merveille) appartenant à une classe (nom) par un élément (merveilleuse) appartenant à une autre classe (adjectif) et à instaurer de la sorte une relation incongrue entre les composants de la phrase. Nous pourrions réserver à la figure en cause (syllepse) la dénomination de "métaphore syntaxique". Comme dans la métaphore, il y a substitution fondée sur une certaine similitude (la première merveilleuse du monde/les Sept Merveilles du monde).

Comme le pléonasme et l'hyperbole, la répétition peut "grossir" l'événement, "augmenter" les choses, leur donner une certaine importance. C'est le cas notamment lorsque Aline ajoute "mes grands-parents" à la fin d'une phrase. Elle semble ainsi vouloir insister sur le fait que ses grands-parents ne sont pas seulement des grands-parents, mais qu'ils sont également drôles et complices. De la même façon, elle fait du dénombrement des bûches et des fourmis un événement extraordinaire et du camion du grand-père (un Ford 1980) un véhicule incroyable.

L'inversion est un renversement complet de l'ordre à l'intérieur d'un syntagme ou d'une phrase entière. L'inversion de l'ordre sujet-verbe est la plus répandue (C'est un Ford 1980, le camion à mon grand-père).

"Bruiger" est un néologisme, c'est-à-dire un mot créé par la jeune narratrice. Lorsqu'il est total, comme c'est le cas ici, le néologisme devient de la forgerie.

Le terme "éliminatrice" est le résultat d'une syllepse. Aline substantive l'adjectif "éliminatrice".

Les comparaisons métalogiques mettent en cause le référent du message. À l'intérieur de celles-ci, tous les termes sont sémantiquement normaux et parfaitement compatibles selon le code lexical. Par exemple, lorsque Aline compare les fourmis aux ogres ou la jeune peau vieille à la mer rageuse. Les termes sont "parfaitement" compatibles : les fourmis et les ogres se nourrissent de chair humaine, la peau et la mer rageuse sont tordues. Bon nombre de comparaisons métalogiques (comme celles-ci) sont hyperboliques. Nous modifions les sèmes intensifs, nous "augmentons" les choses.

"Lelot" est un "mot sandwich" – un type particulier de mot-valise (interpénétration et fusion de deux mots possédant un certain nombre de caractéristiques formelles communes). Le "mot sandwich" consiste

à l'introduction d'un terme restant intact à l'intérieur d'un autre terme. Aline fusionne le déterminant "le" avec le substantif "lot". Ici, par contre, les deux termes demeurent intacts.

L'hypallage est une figure qui consiste à attribuer à certains mots d'une phrase (prendre mon cou) ce qui convient à d'autres mots de la même phrase (mes jambes). La formulation exacte serait : "prendre mes jambes à mon cou". "prendre mon cou à mes jambes" peut être également une simple inversion.

Il y a deux espèces de néologie totale. La première substitue au terme de base une autre unité préexistant dans le code. En principe, le signifié n'est pas atteint, encore que la force même du signifiant émis trouble par moment le décodage. Par exemple, si "il n'y a plus l'ombre d'un d'ours" ne peut renvoyer qu'à "il n'y a plus l'ombre d'un doute", il n'en reste pas moins que s'impose le signifié du terme "ours".

"Ses dents se découvrent pareilles aux grandes belles filles photographiées dans les belles revues" est une comparaison que nous pourrions appeler "vraie" donc, selon le Groupe μ , en dehors du champ rhétorique puisque les figures de rhétoriques sont toujours "fausses". En revanche, la répétition de l'adjectif "belle" est hyperbolique.

Il y a une métaphore "in absentia" dans : "Ses yeux, trop bleus, vacillent, une flamme dans un verre d'eau". La métaphore "in

absentia" est une substitution pure et simple. Aline remplace l'éclat des yeux pleins d'eau de son grand-père par "une flamme dans un verre d'eau".

Annexe 2

Analyse d'un passage de La vie devant soi

Moïse avait trouvé à se caser et même Banania
 était en pourpalers, j'avais pas à m'en faire.
 J'avais pas de maladies connues, j'étais pas
 inadopté, et c'est la première chose que les
 personnes regardent quand ils vous choisissent.
 On les comprend, car il y a des personnes qui
 vous prennent en confiance et qui se trouvent sur
 les bras avec un môme qui a eu des alcooliques et
 qui est demeuré sur place, alors qu'il y en a
 d'excellents qui n'ont trouvé personne.

Tableau des métaboles

<i>Nombre</i>	<i>Métaboles</i>	<i>Exemples</i>
1	antanaclase	"car il y a des personnes [...] qui n'ont trouvé personne"
1	contre-épithète	"connues"
1	crase	"prennent en confiance"
1	ellipse	"alors qu'il y en a d'excellents"
1	euphémisme	"j'avais pas à m'en faire"
1	faute	"inadopté"

2	inversions	1. "Moïse avait trouvé à se caser et même Banania était en pourparlers" 2. "sur les bras avec un même"
1	inversion logique	"car il y a des personnes qui vous prennent avec eux et qui se mettent à avoir confiance en vous"
1	métonymie	"et c'est la première chose que les personnes regardent"
1	pléonasme	"se trouvent sur les bras avec un même"
2	syllèpSES	1. "quand ils vous choisissent" 2. "On les comprend"
1	synecdoque généralisante	"qui a eu des alcooliques"

Analyse de l'extrait

Cet extrait compte trois phrases qui semblent suivre un certain rythme (O)¹. Au sens large, le rythme concerne la durée respective des segments du discours, de quelque dimension qu'ils soient. Ici, nous parlerons du rythme ternaire de la phrase. Chacune des phrases comprend trois temps. Voici, par exemple, la structure rythmique de la seconde phrase :

J'avais pas de maladies connues,
j'étais pas inadopté,
et c'est la première chose [...] quand ils vous choisissent.

Le signe de ponctuation, comme c'est le cas également à l'intérieur de la troisième phrase, marque le rythme. Par contre, celui de la première phrase est d'abord soutenu par la locution "et même", ensuite par la virgule. Le rythme s'accélère à la fin de la deuxième phrase et au milieu de la dernière. Cette augmentation du tempo semble imiter la manière quelque peu pressée qu'ont les enfants de parler. La virgule inscrit non seulement le rythme, mais aussi la limite des syntagmes ou la césure (O). Chaque phrase contient une césure principale. Les phrases de ce passage sont construites de façon identique. On affirme, puis on conclut ou l'on explique. La césure principale se situe après la ou les affirmations.

¹ Les figures liées à l'organisation du texte seront identifiées par la lettre "O".

Notre jeune narrateur inverse l'ordre sujet-objet. Moïse n'a pas trouvé à se caser. Au contraire, il est la cause ou encore l'objet des recherches qui ont permis de lui dénicher une famille d'accueil. Banania ne négocie pas son adoption. Il est plutôt l'objet des négociations. Il y a une inversion de fonction grammaticale. En effet, il a plus qu'un échange des positions, il a aussi un échange des fonctions. Par un léger glissement, l'objet se trouve nanti des attributs de la position qu'il usurpe (sujet). Cette inversion donne ainsi une certaine importance à nos jeunes protagonistes. Ils deviennent en quelque sorte un centre d'intérêt.

Mohammed utilise l'euphémisme – euphémisme accentué par l'inversion (sujet/objet) et créé par l'emploi du verbe "trouver à" (ou trouver le moyen de). Ce verbe figure généralement dans des expressions telles que "je finirai bien par trouver à" ou "enfin, j'ai trouvé à". Il implique qu'une chose, une tâche sera (ou a été) difficile à réaliser. Dans ces conditions, la locution "et même" a un sens péjoratif, puisqu'elle sous-entend qu'il semble incroyable qu'on puisse s'intéresser à Banania. "J'avais pas à m'en faire" donne alors l'impression que notre jeune narrateur trouvera sans peine, sans effort une famille d'accueil. Il se croit probablement plus intelligent, plus équilibré. Il atténue les choses. Il prend le parti de ne pas les dire telles qu'elles sont : "Si Moïse et Banania avaient trouvé à se caser, j'avais pas à m'en faire puisque...".

"connues" est ce que nous pourrions appeler une "contre-épithète"². Si Mohammed avait tout bonnement inscrit "J'avais pas de maladies", nous aurions effectivement compris qu'il n'avait pas de maladies. Par contre, l'ajout de l'adjectif "connu" prête à confusion. D'une part, il renvoie à ce qui n'est pas inconnu. Ce qui supposerait, dans ce cas, que Mohammed puisse avoir des maladies inconnues. D'autre part, il renvoie à ce qui est connu de la majorité, c'est-à-dire que nous (la majorité) ne lui connaîtrions pas de maladies. Le terme "majorité" inclut notre jeune narrateur. Enfin, est-ce que Mohammed a ou n'a pas certaines maladies inconnues, étrangères? En ajoutant l'adjectif "connu", il laisse s'installer une incertitude.

"Inadopté" est soit un mot-valise (amalgame des mots "inadapté" et "adopté"), soit un lapsus³, soit une faute. Par contre, le mot-valise est habituellement le résultat d'un acte conscient. Mohammed ne réalise vraisemblablement pas qu'il réunit les termes "inadapté" et "adopté". Le lapsus, quant à lui, est généralement suivi d'une "autocorrection" (le narrateur s'aperçoit de son erreur et la rectifie). Ici, l'erreur n'est pas corrigée. Alors, Mohammed commet simplement une faute – faute due à son ignorance, à son âge.

"Personne" est une métonymie dans "et c'est la première chose que les personnes regardent". Mohammed recourt à l'indéterminé

² Adjectif quelconque que nous ajoutons à un substantif et qui, en plus d'être inutile au sens, nuit à la compréhension.

³ Emploi involontaire d'un mot pour un autre (inadopté pour inadapté).

(personne) au lieu du déterminé (ceux et celles qui désirent adopter un enfant). Cette métonymie pourrait être également ce que Rachel Desrosiers appelle une "métonymie expressive de la familiarité du monde dans lequel elle est utilisée". Ici, il serait question du monde de l'adoption. Une adoption se fait habituellement sous le couvert de l'anonymat. Les parents ne connaissent pas le nom des parents adoptifs, et vice versa. L'enfant ignore souvent ses origines. Notre jeune narrateur s'est probablement servi du substantif "personne" par familiarité du monde de l'adoption (monde de l'anonymat, de l'imprécision, de l'indétermination).

L'énoncé "quand ils vous choisissent" comporte une syllepse. Mohammed substitue le pronom "nous" au pronom "vous" afin sans doute d'impliquer le lecteur (de s'adresser directement à lui) ou bien de s'exclure. L'utilisation du pronom "vous" donne l'impression que Mohammed ne fait pas partie de ceux qui ont été choisis. Effectivement, il n'a pas encore été adopté. Il préfère alors avoir recours au pronom "vous". Il semble prendre une certaine distanciation comme lorsqu'il emploie le pronom "on" (au lieu de la première personne).

Le syntagme "prennent en confiance" est un genre de crase (suppression partielle au niveau de la syntaxe). Nous prenons quelqu'un en pitié, en haine ou en amitié, mais pas en confiance. Nous dirons plutôt que nous avons confiance en quelqu'un. Nous pouvons

aussi nous mettre à avoir confiance en quelqu'un. Il semble que Mohammed ait supprimé certains mots de la phrase. Dans ce cas, le verbe "prendre" devrait figurer dans l'expression "prendre quelqu'un avec soi, chez soi". Mohammed aurait dû inscrire : "car il y a des personnes qui vous prennent avec eux et qui se mettent à avoir confiance en vous". Cette formulation devient alors une inversion logique ou inversion chronologique. Avant de prendre quelqu'un chez soi, il serait préférable d'avoir confiance en lui.

Si nous tenons compte de l'hypallage (terme emprunté à Rachel Desrosiers ; le Groupe μ parlerait d'inversion) "sur les bras avec un même", "se trouver" est un pléonasma (répétition de mots dans le même sens). Dans ce passage, ce verbe signifie "être dans un état, une situation". Cette formule est généralement utilisée dans un contexte défavorable. Par exemple, nous dirons "être dans un état, une situation difficile". L'expression "avoir quelqu'un ou quelque chose sur les bras" désigne "en être chargé, embarrassé". Autrement dit, "être dans une situation difficile". Alors, "se trouver sur les bras avec un même" est un emploi pléonastique.

Il semble que Mohammed ait supprimé un mot de l'énoncé "qui a eu des alcooliques". En effet, il aurait dû inscrire : "qui a eu des parents alcooliques". Il recourt ainsi à la synecdoque généralisante du type E (suppression partielle de sèmes, ayant pour effet d'accroître l'extension d'un terme, c'est-à-dire de le rendre plus générale).

"Alcoolique" est un terme général qui englobe tous les alcooliques pas seulement les parents alcooliques.

Selon Madame Desrosiers, l'hypallage au plan de la morphologie reproduit la métaphore du même nom qui attribue à un objet l'acte ou l'idée convenant à l'objet voisin. L'exemple qu'elle a relevé est le suivant : "et ma belle fusée redeviendra normale". Nous sommes incapables de savoir à quelle référence contextuelle le mot "normale" se lie. L'énonciation "et qui est demeuré sur place" semble poser le même problème. Nous ignorons à quelle référence contextuelle le syntagme "demeuré sur place" se rattache. Devons-nous référer l'idée d'être demeuré sur place au fait que l'enfant puisse être inadapté, amorphe? Vaut-il mieux référer l'idée d'être demeuré sur place au fait que l'enfant soit resté chez ses parents adoptifs? Cette signification est sans doute plus facile à percevoir. Toutefois, l'ambiguïté persiste et cette ambiguïté au niveau du récit est une hypallage (O). L'hypallage, que ce soit au plan de la langue ou au plan de la morphologie, souligne habituellement le manque de logique (du narrateur ou de l'enfant).

Le syntagme "alors qu'il y en d'excellents" renferme une ellipse (omission d'un élément qui subsiste de façon médiate, sous une forme ou une autre, dans le contexte). Qui est-ce qui sont excellents? Les alcooliques ou les mômes? Bien sûr, nous repoussons rapidement l'idée que ce puisse être les alcooliques. D'ailleurs, le contexte exclut

cette possibilité. Cependant, il faut revenir en arrière et lire une seconde fois le passage. L'ellipse du sujet engendre un mystère – mystère que nous devons clarifier.

Notre jeune narrateur utilise le terme "personne" à deux reprises à l'intérieur de la dernière phrase. Ce terme présente deux sens différents (individu de l'espèce humaine et aucun être humain). De ces deux sens résulte une incompatibilité ou un paradoxe puisqu'ils sont contradictoires. Le paradoxe est à la base de l'antanaclase⁴. Le manque de vocabulaire justifie sans doute ici l'emploi de la répétition.

⁴ Figure qui énonce deux fois le vocable polysémique. Seule la proximité des deux occurrences fait apparaître la métabole.

Annexe 3

Tableau général des métaboles ou figures de rhétorique*

	Expression		Contenu	
	Métaplasmes	Métataxes	Métasémèmes	Métalogismes
Opérations	Sur la morphologie	Sur la syntaxe	Sur la sémantique	Sur la logique
I. Suppression				
1.1 Partielle...	Aphérèse, apocope, syncope, synérèse	Crase	Synecdoque et antonomase généralisantes, comparaison, métaphore in praesentia	Litote 1
1.2 Complète...	Déléation, blanchissement	Ellipse, zeugme, asyndète, parataxe	Asémie	Réticence, suspension, silence
II. Adjonction				
2.1 Simple...	Prosthèse, diérèse, affixation, épenthèse, mot-valise	Parenthèse, concaténation, explétion, énumération	Synecdoque et antonomase particularisantes, archilexie	Hyperbole, silence hyperbolique
2.2 Répétitive..	Redoublement, insistance, rimes, allitération, assonance, paronomase	Reprise, polysyndète, métrique, symétrie	néant	Répétition, pléonasme, antithèse
III. Sup.-Adj.				

3.1 Partielle...	Langage enf- çon, substitu- tion d'affixes, calembour	Syllepse, anaco- luthe	Métaphore in absentia	Euphémisme
3.2 Complète...	Synonymie sans base morpholo- gique, archaïs- me, néologie, forgerie, em- prunt	Transfert de classe, chiasme	Métonymie	Allégorie, para- bole, fable
3.3 Négative...	néant	néant	Oxymore	Ironie, parado- xe, antiphrase, litote 2
IV. Permutation				
4.1 Quelconque	Contrepet, ana- gramme, méta- thèse	Tmèse, hyper- bate		Inversion logi- que, inversion chronologique
4.2 Par inver- sion	Palindrome, verlen	Inversion	néant	

* Groupe μ , Rhétorique générale

Annexe 4

Niveaux narratifs et relations à l'histoire¹

Niveaux narratifs

Ce qui sépare "extradiégétique" et "intradiégétique" est moins une distance qu'une sorte de seuil figuré par la narration elle-même, une différence de niveau. Nous définirons cette différence en disant que tout événement raconté par un récit est à un niveau diégétique immédiatement supérieur à celui où se situe l'acte narratif producteur de ce récit. En tant qu'auteur de Comme les éléphants, je suis extradiégétique (en dehors de la diégèse). En tant que personnages, Aline et Émilien sont intradiégétiques (dans le récit).

Relations à l'histoire

Nous distinguons deux types de récits : l'un à narrateur absent de l'histoire qu'il raconte (hétérodiégétique), l'autre à narrateur présent comme personnage dans l'histoire qu'il raconte (homodiégétique). Il existe une variante du narrateur homodiégétique : le narrateur autodiégétique (il est le héros de son récit).

Aline, narratrice au second niveau (intradiégétique), raconte sa propre histoire (homodiégétique). Émilien, narrateur au second niveau, raconte une histoire dont il est le héros (autodiégétique).

¹ Termes et définitions sont empruntés à Gérard Genette, Figures III.